

Lectures

Revue mensuelle de Bibliographie critique
Organe du Service des Lectures du diocèse de Montréal et de l'A.C.B.F.

SOMMAIRE

	Page
IDÉAL ET PRINCIPES	
Mazo de la Roche..... Michelle Le Normand	113
ÉTUDES CRITIQUES	
<i>Un mauvais rêve</i> de Georges Bernanos Jean-Paul Pinsonneault	118
<i>Le voyage de Patrice Périot</i> de Georges Duhamel Rol.-Marie Charland, c.s.c.	124
DOCUMENTS	
Apostolat des lectures et adaptation Théophile Bertrand	126
FAITS ET COMMENTAIRES	
Le Théâtre du Nouveau Monde ou le sens d'un accueil Jean-Paul Pinsonneault	130
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES	
Choix d'ouvrages	132
Ouvrages (Voir liste des auteurs, p. 2 de la couverture)	133
BIBLIOTHECA	
L'American Library Association et le nouveau Dewey Fernand Guilbault, c.s.v.	153
Ce que représentent les Néo-Canadiens René Gauthier	158

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES
organe du Service des Lectures de l'Action catholique du diocèse de Montréal
Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c., aumônier du Service des Lectures
Rédaction : Jean-Paul PINSONNEAULT, secrétaire du Service des Lectures
Conseillers : Mme Marie-Paule Vinay, M. Benoît Baril, respectivement présidente et trésorier du Service des Lectures.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement, de septembre à juin. Les dix livraisons de l'année constituent un tome. Le dernier numéro du tome (soit celui de juin), comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés pendant l'année.
2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalographie. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B ? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

Publication autorisée par l'Ordinaire

CANADA :

le numéro \$0.35
abonnement annuel \$3.50

ÉTRANGER :

Abonnement annuel \$3.75

FRANCE : abonnement annuel 900 fr. C.C.P. PARIS 7262.50
FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Plateau 8335
Société FIDES, 120, Boulevard Raspail — Paris (VIe) — Littré 7385

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

BERNANOS (G.), 118.	FONTAINE (A.), 145.	MAZO DE LA ROCHE, 113.
BESSIERES (A.), 133.	GEORG (J.-E.), 139.	MERLAUD (A.), 140.
BOURÇOIS-MACE (A.), 146.	GODOY (A.), 145.	MESNARD (J.), 144.
BUET (P.), 147.	GOUDREAU (A.-F.), 141.	NED (E.), 139.
CAPPE (J.), 142.	HICQUET (A.), 147.	NERET (J.-A.), 150.
CHAIGNE (L.), 143.	LALLOUETTE (J.), 146.	NEUBERT (E.), 136.
COULET (P.), 138.	LAPIERRE (D.), 150.	PERROY (M.), 147.
COURTOIS (G.), 135.	LEBEGUE (R.), 144.	PHILIPPON (O.), 143.
CROIDYS (P.), 141, 147.	LECLERCQ (Chan. J.), 135.	PROULX (G.), 150.
DELANGLEZ (J.), 151.	LEVAUX (L.), 135.	RICHAUD (Mgr P.), 138.
*** <i>Directoire pour la pastorale des sacrements</i> , 137.	MARIAULE (A.), 146.	ROIDOT (P.), 149.
DUHAMEL (G.), 124.	MARION, 148.	SCRIVEN (G.), 149.
FEDERICI (E.), 152.	MAUCLERE (J.), 148.	SY (M.), 151.
	MAURICE (P.), 149.	VERDUN (M.), 131.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

Mazo de la Roche

SI nos compatriotes de langue anglaise ignorent, pour la plupart, même le nom de nos écrivains connus, nous leur rendons généreusement la politesse. Les plus parfaits de nos bilingues lisent la littérature anglaise et américaine avant de lire la littérature canadienne-anglaise. Les seuls noms populaires chez nous, — ceux de Hugh MacLennan, de Guethalynn Graham, — le sont parce que leur étoile a d'abord brillé à New York.

Pourtant, ceux des nôtres qui ne lisent pas l'anglais avec facilité ou plaisir, mais qui aimeraient passer de très agréables moments avec un auteur canadien-anglais, pourraient connaître à peu près toute l'œuvre de la plus célèbre des femmes écrivains chez nos voisins : Mazo de la Roche. Tous ses livres ont été traduits. Dès 1935, on publiait en France le roman qui venait de la mettre en vedette : *Jalna*. Le succès de ce premier volume a incité l'auteur à exploiter la même veine. Elle a ensuite complété l'histoire de la famille choisie. Et chose assez rare, contrairement à ce qui arrive ordinairement, ce n'est pas le premier *Jalna* paru, qui est le meilleur de la série. A mesure que Mazo de la Roche progressait dans l'histoire de cette famille, elle plongeait de plus en plus dans l'analyse du cœur humain, et devenait plus experte pour relater ces diverses vies et en montrer les savoureuses caractéristiques.

De cette série de dix tomes, chacun peut être lu séparément et forme un tout. Cependant, l'un après l'autre, ils attisent plus la curiosité, ils attachent mieux le lecteur au destin des personnages.

Le premier volume de la série devrait être en réalité *Naissance de Jalna*, que l'auteur a cependant écrit beaucoup plus tard.

Mazo de la Roche nous a raconté l'établissement au Canada d'Adeline Court et de Philipp Whiteoak. Le jeune ménage habitait les Indes. Adeline avait eu un premier enfant, — Augusta, — et à cause du climat malsain, elle ne retrouvait pas sa santé. Philipp décida donc de quitter l'armée. Il ramena sa femme et son enfant

en Angleterre, mais avec l'idée d'émigrer ailleurs. Un héritage qu'il fait à Québec, d'un oncle qui occupait un poste à la Garnison, fixe son choix sur notre pays.

Le séjour du jeune ménage en Angleterre et en Irlande, la traversée mouvementée sont brillamment colorés. Et aussi, ces années que Philipp et Adeline passent à Québec. Cette période est pour nous particulièrement intéressante. Adeline est Irlandaise et se lie volontiers avec l'élément religieux et français. Elle parle même de se convertir... Est-ce ce qui décidera Philipp à répondre enfin à l'invitation d'amis établis près du lac Ontario, et qui insistent pour qu'il les rejoigne ? Il vend ses propriétés de Québec et avec ses deux enfants et sa femme, il fonde le domaine qu'ils appelleront Jalna, en souvenir du séjour aux Indes.

L'Adeline Court que l'on connaît dans la *Naissance de Jalna*, jolie, vive, originale, sympathique malgré ses sautes d'humeur et ses caprices, offre toutefois un pénible contraste avec l'Adeline des livres suivants, l'Adeline vieillie, presque centenaire, — qui ne s'est évidemment pas convertie ! — et qui, avec les ans, a cultivé ses travers plus que ses vertus, et la malice plus que la bonté. Son intelligence encore intacte lui sert le plus souvent à des méchancetés. On peut admirer sa vitalité extraordinaire, mais cette vieille femme autoritaire, orgueilleuse, égoïste, nous semble monstrueuse. Elle n'a toujours eu qu'un culte : celui de sa race, dont elle adore les défauts plus que les qualités. Son clan peut continuer à aimer et à vénérer Adeline Court, mais nous la voyons, hélas, d'un œil moins complaisant !

Telle qu'elle, — jeune, vieille, vivante et à la fin morte ! elle domine tous les volumes, influe sur tous les personnages, pèse sur tous les destins. Son ombre, quand elle n'est plus, continue à planer sur Jalna.

Il serait infiniment long d'analyser toute cette série. Mais cette innombrable famille, dont la vie nous est racontée sur une période couvrant presque cent ans, est typique au possible, et ses faits et gestes ne cessent pas un instant d'intéresser. Il y a les vieux, les fils, la fille d'Adeline, demeurés tous très Européens, très grands seigneurs. Et il y a toute la dernière génération. Et une quantité aussi innombrable de chevaux et de chiens ! Renny, le fils demeuré en tête de la famille, et qui continue la tradition, a une telle passion pour les bêtes qu'il fait passer après eux les humains qu'il aime ! Piers, l'agriculteur, pratique, rustre, mais sensé et travailleur. Finch, l'artiste, le musicien, si souvent neurasthénique, mais particulièrement sympathique. Eden, le poète et le mouton noir de la famille ! Wakefield, le benjamin, enfant précoce, mal élevé au possible, que l'influence catholique transformera plus tard pour son bonheur et la tranquillité des siens ! Je l'entends encore dire à son frère Finch, qui découragé et malade, vient lui faire visite au noviciat, — car,

Wakefield se convertit, et entre même au monastère ! — Si tu n'étais pas marié, Finch, je ne te laisserais pas repartir. Je n'aurais pas une minute de repos avant de t'avoir converti. Tu serais si heureux dans la vie que je mène. Tu n'es pas fait pour les stupidités et les excitations futiles du monde. Tu ferais ici un usage merveilleux de ta musique. »

Mais c'est lorsque Wakefield est encore enfant, que sa conversation est une des réussites des livres de Jalna. Ses drôles de phrases, ses reparties, peignent l'enfant intelligent qui vit trop avec des adultes de toutes sortes, et s'assimile comme il peut un vocabulaire et des idées bien au-dessus de son âge.

Il y a aussi, les femmes de la famille ; l'américaine Alayne, épouse de Renny, et la jeune Pheasant, devenue madame Piers Whiteoak après une désastreuse et brève aventure, qu'appelait son origine... Pheasant qui devient tout de même une bonne petite « mère-poule ». Il y a l'inénarrable Meg, sœur aînée, que nous ne trouvons pas brillante, mais que toute la famille déclare admirable ! Chez les Whiteoak, on s'apprécie beaucoup mutuellement.

En somme, tous les caractères que nous présente Mazo de la Roche dans cette série sortent de l'ordinaire et elle les conduit magistralement à travers les avenues de vies qui sont loin de manquer d'imprévu et de fantaisie.

Elle nous peint aussi très bien, cette immense maison, si remplie, et la chambre de l'aïeule, et cette atmosphère plus que particulière d'une demeure où sont traités avec considération tous les chiens, quel que soit leur nombre ! où l'on mange à une table servie par un *butler*, et dans de la vaisselle et de l'argenterie de qualité, mais où l'on s'installe arrivant de l'écurie et dégageant des odeurs qui peuvent être saines, mais...

On comprend les impressions de cette pauvre Alayne, retournée dans son pays, le cœur brisé, dans des circonstances tragiques, mais qui soudain, se sent heureuse de pouvoir enfin respirer à pleins poumons... « un air qui ne sent plus jamais ni le chien, ni le cheval... »

Les chevaux jouent un grand rôle à Jalna. Les hypothèques aussi, malheureusement.

Dans l'ensemble, cette série de Jalna est une œuvre de maître et qui mérite son succès. Il y a certains défauts de constructions, mais ils sont minces. Ils tiennent à ce que l'auteur n'a pas eu de plan préalable, mais s'est contentée de suivre son inspiration, en mettant ses personnages sur la scène à mesure qu'ils grandissaient et en les faisant à leur tour jouer devant nous. Cette indépendance voulue par l'auteur, pour chacun des volumes, oblige à certaines répétitions de faits qui peut fatiguer. Mais l'important, c'est que le tout nous intéresse, nous émeuve, et nous instruisse aussi, souvent.

Les qualités du style, de l'observation sont supérieures. La connaissance de la nature ajoute à l'intérêt. Fleurs, fruits, arbres, odeurs et couleurs propres aux différentes saisons, tout y occupe sa place exacte. On sent progresser l'auteur avec son œuvre. D'année en année, à mesure que sa propre existence, sans doute, s'enrichissait d'expériences, de sentiments. Et, c'est sans amertume qu'elle passe des illusions à un sens plus réel de la vie. Même si les opinions de cette protestante, nous paraissent souvent cavalières vis-à-vis sa propre religion, ces livres renferment beaucoup d'excellentes leçons.

En dehors de cette série de *Jalna*, madame Mazo de la Roche est l'auteur de plusieurs volumes. Nous en avons lu trois pour vous. Le premier : *Délíce*, édité à Paris avec une couverture aguichante comme on en donne aux mauvais livres, n'est pas vraiment un mauvais livre, au point de vue moral, mais il ne vaut rien au point de vue littéraire. On dirait une histoire composée pour le léger public d'une revue de modes. Invraisemblance, exagération, fantaisie, se mêlent, formant un acte plus près du burlesque que de la réalité.

Le second, — *Faux parents*, — est une courte histoire d'enfants mêlés dans la pouponnière d'un hôpital, et qui grandissent dans un foyer qui n'est pas le leur. Aucune valeur littéraire, non plus.

Mais le troisième, — *Croissance d'un homme*, — est de la meilleure veine. On y voit grandir et se former dans la misère, un orphelin toléré chez son grand-père, pendant que sa mère doit gagner son pain en service. L'enfant a le goût de l'étude et il est attelé à des tâches au-dessus de ses forces, pour un enfant né de père tuberculeux. Avec une ténacité que l'on suit minutieusement, il vaincra sans aide, d'invincibles obstacles, il deviendra ingénieur-forestier, finira par obtenir une situation merveilleuse. Mais le surmenage donnera prise aux tendances dont il a héritées. Il devra tout quitter, pour faire du sana. Ici encore, une rigide volonté triomphera. Il guérira, et le point qui nous intéresse, c'est que cette guérison s'accomplit, — après des essais malheureux dans des établissements américains, — dans un petit sanatorium québécois, à l'atmosphère catholique, où une autre volonté est à l'œuvre, celle d'un médecin courageux. Nous avons cru reconnaître les débuts du Lac Edouard...

Nous avions entendu dire que dans une pièce de Mazo de la Roche, les *papistes* avaient un mauvais rôle... Au contraire, dans tout ce que nous venons de lire d'elle, les catholiques sont présentés sous leur meilleur jour.

Dans *Jalna*, Wakefield ne demeurera pas au monastère. Il reviendra au monde, mais parce qu'il n'a pas la vocation. Son retour donne lieu à un coup de théâtre qui achève avec pittoresque, l'histoire de la famille Whiteoak.

On célébrait à Jalna ce soir-là, la fête de Finch. On avait invité Wakefield. Il était là, en soutane, et à la fin du dîner, au moment des toasts, il se leva, déboutonna lentement le long vêtement noir et apparut en habit de soirée. Wakefield annonçait ainsi qu'il n'était plus novice.

Mais à son frère qui lui demande s'il est toujours catholique, il répond : « Plus que jamais ! Piers prétend que j'ai perdu une année, mais je considérerai toujours celle que je viens de passer comme la plus belle de ma vie... »

Dans l'ensemble, nous pouvons donc recommander l'œuvre de Mazo de la Roche, comme une œuvre humaine et saine.¹ Mais bien entendu, il faut d'abord se dire que ces gens n'ont pas à suivre tous les commandements qui sont les nôtres. Le point de vue moral est respecté, mais les principes ne sont pas toujours les mêmes. Ainsi, par exemple, certaines sectes protestantes sont aussi sévères que nous en face du divorce. Chez les Whiteoak, au contraire, le divorce paraît tout régulariser, même si cette famille ne se permet pour aucune considération, de manquer l'office du dimanche matin !

Mais jamais Mazo de la Roche n'a de complaisance pour le mal, et elle le mentionne sans le décrire avec d'inutiles détails.

MICHELLE LE NORMAND

1. Afin de guider le lecteur dans la lecture des romans de Mazo de la Roche, nous reproduisons ici la cote morale de chacun de ses principaux ouvrages.

La naissance de Jalna, Appelle des réserves

Mary Wakefield, Pour adultes

Jeunesse de Renny, Appelle des réserves

L'héritage des Whiteoaks, Appelle des réserves

Jalna, Appelle des réserves

Les Whiteoaks de Jalna, Appelle des réserves

Finch Whiteoak, Appelle des réserves

Le maître de Jalna, Appelle des réserves

La moisson de Jalna, Appelle des réserves

Le destin de Wakefield, Appelle des réserves

Retour à Jalna, Pour adultes

Délice, Pour adultes

Faux parents, Pour adultes

Croissance d'un homme, Pour adultes

Possession, Appelle des réserves

Québec, Pour tous

Trois petits diables, Pour tous

*Un mauvais rêve*¹

DE cette violence dont il est dit que l'assaut emporte le Royaume de Dieu, la vie de Bernanos aura constitué un exemple pathétique. La résignation béate, le servilisme de thuriféraire à gages et l'écœurante complaisance de juge soudoyé n'auront jamais ravalé cette âme au rang de valet et lui auront toujours inspiré le plus souverain mépris. Armé d'une irréductible volonté de témoignage et cuirassé d'invincible patience, l'auteur de *Sous le soleil de Satan* s'inscrit en marge de toutes les veuleries et de toutes les trahisons à une époque irrémédiablement agenouillée aux autels de la richesse, vouée au culte du plus sordide individualisme et travaillée du ferment des plus notoires lâchetés. A aucun moment de sa carrière littéraire, Georges Bernanos ne fut l'homme des demi-vérités, des euphémismes rassurants, des concessions serviles. D'ailleurs, cet esprit entier n'eut pas su s'accommoder d'une vérité édulcorée, d'une foi frelatée, et cette exigence de pureté lui dicta un message empreint d'une vigueur et d'une audace dignes des âges héroïques de la chrétienté.

D'aucuns croiront reconnaître à ces traits quelque héritier spirituel et désempanaché de Bloy. Précisons donc sans délai la marge qui sépare le génie d'un Bernanos de celui du créateur de Marie-Joseph-Caïn Marchennoir. Même si l'un et l'autre jugent la société moderne à la lumière de leur terrible intransigeance et la soumettent à la question avec une rigueur qui rappelle parfois le fanatisme de quelque Torquemada, le regard que jettent ces écrivains sur le monde déchristianisé est bien différent. En face de son impuissance à racheter l'homme une seconde fois, Léon Bloy cède à un désespoir farouche et, par l'invective ordurière, se délivre d'une espérance trompée. Georges Bernanos, au contraire, profondément déçu lui aussi par le spectacle d'une chrétienté prostituée aux idoles hideuses du matérialisme, se réfugie dans la pitié. Chez lui, l'imprécation fulminatoire et l'apostrophe excrémentiel font place au cri de compassion. « Nul n'a décrit plus féroceement la déchéance de l'homme, écrit Pierre Jouguet,

¹ BERNANOS (Georges), *Un mauvais rêve*. Roman. Paris, Librairie Plon [c1951]. 253p. 19cm. Dangereux

et nul ne s'est autant gardé de la tentation du mépris. Et même du vertige de la pitié, pour arriver enfin à l'humble amour de la nature nue. » Bernanos croit de toute la vigueur d'une foi héroïque à la victoire ultime de l'Amour ; jamais les triomphes de la chair et l'asservissement temporel de l'Esprit ne le stupéfient au point de lui ravir l'espérance. Chaque page de l'œuvre bernanosienne porte la trace d'une quête patiente de cette espérance aux ténèbres des créatures du romancier. Penché sur ces âmes arides, il y cherche douloureusement la veine obscure et nourricière. Les personnages d'*Un mauvais rêve* n'échappent pas à cette recherche bien qu'y affleurent sous chaque phrase la lassitude et l'épuisement du prodigieux sourcier.

D'une puissance et d'un talent inégaux, ce roman posthume esquisse à larges traits le drame d'une génération et collige les éléments d'un réquisitoire incisif contre la société contemporaine, ravagée par la peste d'un individualisme immonde. L'anarchie morale qui, de notre temps, compromet avec une singulière efficacité l'épanouissement de toute mystique supérieure au profit d'un humanisme découronné, n'échappe pas à l'analyse pénétrante de Bernanos et, sous le feu de vitupérations moins savamment apocalyptiques que celles d'un Bloy, s'irise de reflets sinistres. La critique serait mal venue cependant de prétendre déceler l'intention profonde du romancier dans la confusion véhémente d'un ouvrage où la fougue et la violence concourent puissamment à brouiller ses voies. Ce dessein initial qui inspira la peinture des personnages d'*Un mauvais rêve*, une lettre de l'auteur à M. Maurice Bourdel nous le révèle sans équivoque : « Ce sont des êtres qui ont perdu leurs raisons de vivre, et qui s'agitent désespérément dans le vide de leurs pauvres âmes avant de crever. Déchets de vieilles générations, ou produits avortés de nouvelles — on ne rencontre que ça quand on sait voir... » Fort heureusement pour le prestige des générations inculpées, l'optique bernanosienne constitue un privilège relativement exclusif ! Chez l'auteur de *l'Imposture*, l'inquisiteur mal endormi ne doit pas, de ses gestes orageux et de ses verdicts inexorables, masquer au regard du lecteur le chrétien sincère et l'extirpateur acharné de l'ivraie. On ne saurait lui reprocher de porter avec âpreté, en un siècle spécialiste du raffinement de la violence et expérimentateur horrifié de l'univers concentrationnaire, le témoignage d'une foi à laquelle, après tout, demeurent permises quelques audaces. Du reste, l'extravagante présomption des héros du roman à explorer chaque heure plus avant l'abîme de désespoir où les entraîne — et à travers eux une société en déliquescence — un mystérieux besoin d'avilissement justifierait à elle seule l'indignation et la révolte du romancier. Hélas ! sa charité a beau suivre ces âmes à la trace, investir leur solitude et couper de gouffres leur retraite, jamais elle ne parvient à les détourner de l'obsession de la boue. Il ne reste donc plus à Bernanos, ainsi que le note André Rousseaux,

qu'à montrer « toutes les conséquences d'une destinée qui se joue sous le soleil de Satan ».

L'écrivain Emmanuel Ganse, lié depuis dix ans par une « espèce d'union contre nature » à Simone Alfieri qui, à une période difficile de la vie du littérateur, a été pour son imagination déjà surmenée un auxiliaire indispensable, s'émeut de l'affection naissante d'Olivier Mainville pour cette femme. Il tente de convaincre Simone que ce jeune amant névropathe ne sera jamais pour elle qu'un caprice. A la suite d'un assaut brutal du « vieux faune », Mme Alfieri quitte Ganse, et Philippe, neveu sentimental et cynique de l'écrivain, se suicide en présence d'Olivier. Bouleversé par cette mort, le jeune homme espère trouver le salut et l'oubli dans la fuite. « Je t'attendrai, lui murmure Simone. Quoi ! ne seras-tu pas riche un jour, bientôt peut-être ? [...] Entre la richesse et toi, qu'y a-t-il ? Rien. Ou presque rien. Une vieille femme déjà morte, un petit cadavre, aussi léger qu'une poupée de chiffon... » Une nuit, Olivier s'enfuit. Poussée par la haine — « la seule haine qu'elle eût vraiment connue, éprouvée, consommée jusqu'à la lie, c'était la haine de soi » — Simone se rend à Souville et assassine la tante d'Olivier.

L'héroïne d'*Un mauvais rêve*, Mme Alfieri, n'a jamais aimé personne d'amour et la solitude qu'elle se voit condamnée à subir lui fait honte. Dans un aveu d'un cynisme déchirant, cette femme qui, par une diabolique contradiction, n'a jamais pu connaître et posséder le plaisir que dans la torture de son orgueil crucifié, confie à Mainville, son amant et le faible « larbin d'une pie millionnaire », l'ambition qu'elle caresse avec une lucidité féroce.

« Ecoute, dit-elle, nous sommes des malheureux, toi et moi. Nous sommes hors de ce monde. Je ne te demande pas de m'aimer. Mais ce qui me lie à toi est encore bien plus fort que l'amour. [...] Avant de te connaître, je ne me sentais plus vivre. Ne plus se sentir vivre, c'est la seule chose qui m'accable ! Et c'est sans remède, car je ne suis pas de celles qui se tuent ! Oh ! je n'empêcherai pas les sots de dire que je t'aime d'amour, au sens qu'ils attachent à ce mot. Hé bien ! sache-le : je n'ai jamais aimé personne d'amour. Ni mon cœur ni mes sens, nulle force au monde ne m'arrachera à moi-même, ne me fera la chose d'un autre, heureuse et comblée. Que de femmes me ressemblent, qui n'auront jamais cédé à personne ! Et certes, je ne demanderai pas ce secret à un homme, un de ces hommes dont tu parlais tout à l'heure, un de ces hommes puissants qui me font tout ensemble horreur et pitié. Oh ! ma solitude ne me fait pas peur, elle me fait honte. Elle me fait honte parce que je ne l'ai pas voulue, j'ai trop souvent l'impression de la subir. Subir ! Je déteste ce mot. Me prouver, me prouver une fois encore, une fois pour toutes, que le cœur peut se taire, les sens défaillir, je puis accomplir dans le silence même de l'âme, par ma seule volonté, ce que d'autres, qu'on appelle des femmes perdues, qui n'étaient que des créatures amoureuses, ont accompli dans l'exaltation et la folie ! » (p. 154-155).

Simone aime le mensonge pour lui-même et en use avec une prudence et une clairvoyance profondes ; le rôle qu'elle s'est choisi dans la comédie humaine lui permet de mentir aux autres sans perdre tout à fait contact avec elle-même. D'un cœur résolu et

calme, elle a naguère sacrifié la pitié qu'éveillait en elle le mépris à cette nuit mystérieuse sans issue vers le jour, à cette prodigieuse vie intérieure, toujours repliée sur elle-même et traversée de figures de cauchemar, à ce fleuve boueux destiné à rompre toutes les digues. Convaincue qu'elle est née hors la loi et prévoyant que son destin sera de se sacrifier à qui ne la vaut pas, l'ex-secrétaire de l'ignoble Emmanuel Ganse se confie dans cet univers secret « où il n'est d'autre règle que le bon vouloir de Dieu, ses préférences mystérieuses, l'adorable iniquité d'une toute-puissance qui se fait miséricorde, pardon, pauvreté ». Deux fois déjà au cours de sa vie, elle a cru rencontrer l'homme qui la délivrerait, « le complice fraternel », mais deux fois elle n'a assuré sa prise que sur des aventuriers sans audace. Sa vie manquée lui inspire une sourde révolte ; l'humiliation, la pauvreté, le doute de soi ont mûri en elle la haine. « Elle ne s'était jamais pardonné, elle ne se pardonnerait jamais d'avoir échoué là où réussissaient beaucoup de femmes qui ne la valaient pas, mais qui avaient su agir, tandis qu'elle n'avait que rêvé, sans parvenir à dominer ses rêves. Ils avaient envahi sa vie, étouffé son âme, sa volonté. Depuis le premier éveil de l'adolescence, ils pompaient ses forces, épuisaient sa sève (p. 243). » Lorsque le crime apparaît à Simone comme le dernier moyen à la mesure de sa révolte impuissante, le seul capable de la délivrer, de l'établir en rupture définitive avec la société, cette âme avide et méfiante se découvre « en état de grâce infernale ». Froidement, par orgueil, sous prétexte de pourvoir Olivier de rentes substantielles, elle assassine une vieille tante à héritage. Mais ce meurtre assumé sans remords dissipe le mensonge du triste amour de l'héroïne et, dans l'éclair d'une joie mêlée de satiété et de dégoût, lui révèle qu'elle n'a chéri en son jeune amant qu'une sorte de faiblesse complice. Mme Alfieri entrevoit alors qu'il n'est désormais d'autre issue à sa solitude que par les chemins de l'espérance. Peut-être s'y engage-t-elle lorsqu'elle projette de s'avouer vaincue devant un prêtre miraculeusement surgi des ténèbres. A cette minute, le destin de cet être déchiré entre la résignation et la révolte, l'humilité et l'orgueil, s'éclaire tragiquement dans la lumière crue d'une ultime vocation à la délivrance.

Mais cette clarté fugitive d'aube accordée à l'abîme luciférien d'*Un mauvais rêve* ne saurait illuminer le désespoir qui, du rictus amer de la damnation, y flétrit chaque visage. Ganse, Mainville et Philippe sont des âmes l'athargiques, fermées à toute hantise spirituelle et murées dans leur ignoble mesquinerie. Vaincus par leur impuissance à forcer l'entrée du paradis perdu d'un bonheur de pacotille et à se réconcilier avec une société qu'ils ont depuis longtemps prise à parti, ces fantoches cèdent à l'attrait de la médiocrité, en un temps qui, selon eux, ne leur fournit pas l'occasion de tenter avec la plus petite chance de succès l'expérience de l'héroïsme ou de la sainteté. Chacun d'eux pourrait faire sienne la réflexion désenchantée du *Caligula* de Camus : « Perdre

la vie est peu de chose et j'aurai ce courage quand il le faudra. Mais voir se dissiper le sens de cette vie, disparaître notre raison d'exister, voilà ce qui est insupportable. On ne peut vivre sans raison. » Le malheur est que ces êtres falots, imprégnés de suffisance jusqu'à la moelle et pourris de naturalisme s'en inventent une qui n'a rien de commun avec la quête du Royaume de Dieu. L'abominable Ganse, « jambonné par trente-cinq années de vie littéraire » et englué dans sa littérature, ne vit que pour son œuvre. Aux prises avec le désespoir de son impuissance, il devient victime de sa solitude intérieure. Nulle mystique ne saurait sauver ce raté qui, d'une naissance à peine avouée, a gardé « le goût, le besoin de ces liaisons orageuses, de ces faux ménages ouvriers qui mettent en commun l'ivresse et les coups, atteignent dans l'ignominie à une espèce de fraternité farouche, pareille aux mystérieux compagnonnages des bêtes (p. 97-98). » Et c'est avec une immense pitié que Bernanos découvre en cette âme fascinée par l'abjection le grouillement ténébreux des larves infernales.

On a accoutumé de répéter, au risque d'en faire un détestable lieu commun, que l'héroïsme est l'apanage princier de la jeunesse. Le Philippe et l'Olivier d'*Un mauvais rêve*, prototypes authentiques d'une jeunesse déboussolée, constituent, à n'en pas douter, l'exception qui confirme la règle. Mais, ces « produits avortés » d'une civilisation tarée, le romancier répugne à les accabler du châtement d'un crime dont seules sont responsables ces générations qui « ont donné la lampe, mais qui n'ont même pas pris la peine de mettre de l'huile dedans ». « Pauvres gosses ! soupire-t-il avec son héroïne. S'ils sont venus au monde avec cette grimace dégoûtée qui vous déniait si fort, c'est que le monde sentait mauvais ! » Victime élue du Moloch contemporain, cette jeunesse paye de sa déchéance le tribut d'une servitude dont l'a gratifiée sa naissance. Elle a beau rêver la fuite par « le sentier d'une liberté colossale », jouer provisoirement « les révolutionnaires à chaînette d'or et à pochette de soie », épier l'agonie d'un monde en mal de rédemption, rien ne saurait l'empêcher de désespérer d'elle-même jusqu'au suicide. Mais avant de céder sous le nombre, cette phalange blessée, mortellement atteinte dans son âme, jette l'imprécation véhémement de son désespoir :

« Des rêves [...]. A quoi bon les rêves ? Vous nous avez empoisonnés avec vos rêves. Est-ce que vous ne pouviez pas nous laisser tranquillement jouir de nos corps, sans scrupule, sans remords ? Nous ne demandions que ça, nous autres ! Quoi ! Le premier regard conscient que nous avons levé sur le monde nous a découvert vos charniers, les sales charniers que leur guerre venait de remplir, et ils auraient voulu que nous pensions à autre chose qu'à user notre jeunesse ! Au collège, ils nous lisaient des souvenirs de poilus — pouah ! — des histoires de mitraillieuses qui fauchent, de mines qui fort éclatent cinq cents hommes d'un seul coup, avec des paquets d'entrailles pendus aux arbres. Quelle dégoutation ! Lorsque nous y pensions la nuit, avec quelle sollicitude, quelle tendresse, nous caressions de la main ces chers corps menacés, si frais, si lisses ! Nous nous disions : après ça, le monde va tâcher d'oublier,

le monde va jouir. Et dame, dans un monde résolu à oublier, à jouir, nous serions rois. Notre jeunesse nous faisait rois. Ah ! bien oui — des blagues ! Elle est jolie, votre jouissance ! De loin, ça peut encore faire de l'effet, mais de près ! C'est horrible, ce que tous ces gens se travaillent pour désobéir aux commandements de Dieu. D'un Dieu auquel ils ne croient plus. Car ils ont beau s'efforcer d'être canailles avec naturel, se bourrer de drogues, de pharmacies, on croirait que le vice exaspère au lieu de l'apaiser ce vieux sang chrétien qui les démange. Les plus cyniques ont l'air de mauvais prêtres. Oh ! ils peuvent bien plastronner entre eux : il semble que le plaisir ne leur tienne pas aux entrailles, ils le suent aussitôt par tous les pores, et comme les carpes auxquelles on fait avaler du vinaigre. » (p. 160-161)

Bien que d'une violence inspirée par le dépit et le souci manifeste de flétrir un tyran exécré, ce réquisitoire porte témoignage contre notre société dépravée, car il réfléchit le drame obscur de l'âme qui, au terme d'une tentative désespérée pour tromper sa soif de Dieu, se voit inexorablement mise en demeure de céder au vertige de l'abîme. Si l'on songe que ce cri n'est pas tant celui de la veulerie et de la faiblesse que celui d'une élite trahie, ce tableau à la Desvallières revêt un caractère tragique. Il nous propose, dans l'ordre de la damnation, une réplique invertie de cette exaltante réalité qu'est la communion des saints. « Les générations ne se rapprochent que pour se dévorer, affirme Ganse. »

Sous le manque de cohésion et de progression romanesque, l'austère beauté du roman posthume de Georges Bernanos évoque avec je ne sais quel rythme spasmodique et obsédant l'existence désenchantée d'individus qui ne viennent à bout de leur destinée qu'au prix d'un immense effort de dégradation. Le drame à l'affût derrière chacun de leurs plaisirs grise d'une ivresse morbide ces désespérés d'un monde où éclate l'échec de la Rédemption. Aussi est-ce dans une suprême tentative de rachat que le chrétien Bernanos, avec une cruauté sans repentance, étale au regard de la société inculpée les plaies les plus honteuses, les ruines les plus humiliantes. Mais par quelle grâce contraindre l'homme à reconnaître, sous ces vestiges d'une glorieuse ressemblance avec Dieu, la profondeur de sa déchéance et la gravité de son péché, en un siècle qui ne sait plus s'émouvoir du voisinage des gouffres, accorder audience à la Parole inspirée ?

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

Vous êtes-vous procuré

TERRE D'ATTENTE

par Carmel Lacasse

- Un récit de voyage instructif de Mgr Scheffer dans l'Un-gava.
- Un aperçu émouvant de la vie missionnaire en ces contrées.
- Un magnifique volume de 224 pages illustré de 20 photos.

L'exemplaire : \$1.75 (par la poste : \$1.85)

F I D E S

25 est, rue Saint-Jacques
MONTRÉAL

Le voyage de Patrice Périot¹

PEU importe que nous ne discernions aucune espèce de voyage dans ce roman. Chose certaine, Duhamel nous fait, comme l'on dit, faire le tour du jardin de Patrice Périot, et il y trouve ample matière à produire un très valable document humain, un fort concentré d'expérience psychologique. Peu importe de même que la critique française de parti eût pris plaisir à traiter ironiquement l'Auteur de « Bonhomme Chrysale de la littérature », qu'elle l'eût accusé de mettre des complaisances personnelles en ses héros et de jouer le rôle d'un apprenti-sorcier égaré dans la politique : d'aucuns pourraient prouver que le cadre et l'intrigue du roman ont peu de rapport avec la vie de Duhamel. Encore une fois peu importe tout cela. Avant tout, ce qui nous intéresse ici, c'est ce roman qui nous décrit une société déliquescence où tout est devenu marchandage et duplicité.

« Je tiens que le romancier est l'historien du présent, écrivait naguère l'auteur de *La Nuit de Saint-Jean* (p. 9), alors que l'historien est le romancier du passé. » Ainsi, ce *Voyage de Patrice Périot* n'est qu'une transposition romancée de la situation des hommes de lettres et de sciences aux prises avec les partis politiques de droite ou de gauche durant les premières années de l'après-guerre. Patrice Périot est ce biologiste réputé, ce veuf septuagénaire qui vit avec des enfants divisés entre eux et contre-carrant ses vues traditionnalistes, et que des agents calculateurs, ambitieux, de tout calibre viennent harceler d'incessantes sollicitations. Comme tous les héros duhameliens, Patrice Périot se débat dans un monde *inhabitable* (p. 149) de méchanceté, d'intrigues, de douleurs qui le submergent et le laissent désabusé, prêt au suicide. « Comme le monde est inconfortable ! s'écrit-il. Comme on est mal dans sa peau, mal dans sa maison, mal dans son temps ! Les gens qui m'aiment par intérêt me désespèrent et les gens qui semblent m'aimer de façon désintéressée me déconcertent ou m'assomment... L'âge, l'œuvre, la renommée elle-même, tout cela empoisonne la vie, tout cela entrave la vie fé-

¹ DUHAMEL (Georges), *Le voyage de Patrice Périot*. Roman. Paris, Mercure de France [c1950]. 54p. 20.5cm. (Le Cercle du Livre de France).

Appelle des réserves

conde » (p. 61). Echo véritable des mœurs de cette époque française où il a dû exister de nombreux exemplaires de Monsieur Périot, écho que Duhamel nous rend à travers une psychologie toujours juste quoique sombre de couleur et moins fouillée qu'indiquée.

Duhamel, comme dans un journal intime rempli de longues méditations, a magnifiquement dépeint cette solitude amère de l'homme de profession libérale pris dans les remous d'un monde en pleine crise de croissance et de transformation. A côté de cette existence tragique du savant déprimé, il y a la figure de Thierry, le plus jeune et le plus catholique de la famille de Patrice. Il est là comme un personnage inaccessible, immatériel telle que Cécile Pasquier. C'est lui qui, avec sa foi ingénue, vient consoler son père, et trouve le seul biais possible pour l'atteindre dans sa mesure et lui faire prendre les heures en sa patience, qui saura lui faire comprendre « qu'il faudrait persévérer dans l'angoisse et l'affliction jusqu'à l'heure du destin, persévérer dans l'amour et même dans l'espérance » (p. 254). Duhamel, peut-on s'en rendre compte, se fait une idée si haute de certains êtres, de ceux qui ont une foi profonde, qu'il les regarde comme étrangers à ce monde. Ces confidences de Patrice à Thierry ne nous éclaireraient-elles pas sur la position religieuse de Duhamel lui-même, voire sur son évolution ? Ce *Voyage de Patrice Périot*, sans nul doute, marque une étape du voyage spirituel de l'Auteur lui-même tourmenté, replié sur soi et s'introspectant : la tentation de la sainteté, voilà ce qui donne à l'œuvre de Duhamel son ton et son accent. On pourrait reprocher à l'A. qui a toujours proclamé la nécessité d'une civilisation spirituelle et humaine, de s'être attardé à analyser plutôt les causes individuelles du malaise moderne que les causes sociales. Mais, on ne peut lui en faire grief : le roman vaut par ce qu'il implique, bien plus que par ce qu'il explique. Du reste, Duhamel ne s'affiche pas comme philosophe : il n'est que romancier pour qui le relatif, l'accidentel ont plus d'intérêt que les causes.

Drame de la pensée contemporaine, ce *Voyage de Patrice Périot* combine donc la riche substance humaine de la *Chronique des Pasquier*, de *Salavin*, de *Nuit d'orages* avec quelques relents parfumés des *Fables de mon jardin*.

R.-M. CHARLAND, C.S.C.

— Le plus beau livre de l'année —

LA FAMILLE DES CHANTEURS TRAPP

par Maria-Augusta TRAPP

314 pages : 41 photos : \$2.50 (par la poste : \$2.65)

F I D E S

25 est, rue Saint-Jacques
MONTREAL

*Apostolat des lectures et adaptation*¹

EN raison de l'esprit de laisser-aller qui caractérise notre époque, ou plus justement de la peur de la discipline au profit d'une liberté si souvent illusoire, il est tout naturel de parler d'adaptation en apostolat des lectures, alors que l'Eglise sur les publications comme des entraves à l'épanouissement de la vie de l'esprit, comme des vestiges surannés d'un autre âge. Le véritable apôtre, en effet, ne doit négliger aucun moyen de conquête et savoir s'ajuster à la mentalité de ceux auxquels il s'adresse pour les mieux convaincre.

Le problème de l'adaptation se pose donc pour tout apostolat et non seulement par souci de mieux atteindre les âmes, mais encore par souci de ne pas manquer au message que l'on doit porter. Comme l'a rappelé si pertinemment Son Excellence Monseigneur l'Archevêque, « il est difficile d'annoncer le Christ sans voiler la gloire de sa face ». « Que de fois, disait encore Son Excellence, sous prétexte d'adaptation, souvent par souci d'apostolat, le message évangélique n'est-il pas altéré, édulcoré ? » Hélas, il en est souvent ainsi même en apostolat des lectures, où l'on trouve tant de contrefaçons de l'adaptation qui s'impose. Ces contrefaçons ne doivent cependant pas nous faire oublier le *quidquid reci-*

pitur ad modum recipientis recipitur des philosophes et qu'un auditeur, qu'un disciple ne peut capter et assimiler que ce qui est proportionné à sa capacité réceptive, à ses dispositions présentes.

Ainsi, si l'on songe que ce n'est pas toujours la doctrine la plus vraie qui l'emporte, mais celle que l'on sait rendre la plus vivante ; si l'on rappelle la réflexion du Sauveur que « les enfants de ténèbres sont plus habiles que les enfants de lumière », l'on ne saurait, en apostolat, négliger la prudence dans l'ardeur d'un zèle intempestif. C'est ce que rappelait Pie XI, le 5 septembre 1923, aux pèlerins de la Société de la Bonne Presse de Milan : « Votre charité est une charité véritable, sagement réalisée, comme le veut l'Esprit-Saint, parce que la charité même, bien qu'elle soit la reine des vertus, est gouvernée par la prudence. [...] » Mais cette prudence, comme nous le dit tout le contexte de cette allocution du Saint-Père, n'est pas pusillanimité ou petite diplomatie, mais d'abord clairvoyance et saine modernité dans l'emploi des moyens les plus actuels et les plus efficaces de répandre la Vérité.

Soulignons en outre, dans ces préliminaires, que ce cours sur l'adaptation en apostolat est fidèle au programme qu'on nous a tracé. Ce 23^e cours a pour objet, en effet, nos responsabilités dans le domaine des lectures et ces responsabi-

1. Cet article est paru dans la revue *Nos Cours* 1950-1951, vol. XII, no 23 ; 7 avril 1951.

lités se ramènent au sens de l'adaptation dans cet apostolat difficile et urgent.

Qu'est-ce que l'adaptation ?

En premier lieu, que faut-il entendre par adaptation ? L'adaptation n'est certes pas une falsification ou une altération du message que l'apôtre doit porter, que ce soit une altération par diminution ou par exagération. Mais qui ne sait que la diminution du message, son édulcoration est un danger bien plus habituel de nos jours ? N'est-ce pas Pie XII lui-même qui a récemment mis les catholiques en garde contre un certain « irénisme » ? « [...] Beaucoup, déplorant la discorde et la confusion qui règnent dans les esprits, mus par un zèle des âmes imprudent, éprouvent dans leur ardeur un vif désir de rompre les barrières qui divisent d'honnêtes gens : ils adoptent en conséquence un tel « irénisme » que, laissant de côté les questions qui divisent les hommes, ils envisagent non seulement de combattre d'un commun accord l'athéisme envahissant, mais même de réconcilier les dogmes, fussent-ils opposés. [...] »

L'adaptation n'est ni flatterie, ni complaisance envers l'erreur, ni accommodement, ni concession. Aussi, dans toute tentative pour la définir, importe-t-il de songer qu'elle est avant tout fonction du message à porter, qu'elle est *pour* le message, et qu'elle n'est plus de l'adaptation dans la mesure même où elle manque à la pureté de ce message.

Adapter veut dire *appliquer convenablement, ajuster* une chose à une autre. L'adaptation en apostolat, c'est donc l'art de présenter le message évangélique à ses des-

tinataires, aux hommes, de façon à ce qu'il les atteigne efficacement, les pénétre et les conquière. Cette définition exprime l'essentiel de l'adaptation, qui regarde avant tout le message et ses destinataires. Le porteur du message et ses méthodes de présentation ne viennent qu'en second lieu. L'apôtre doit, par conséquent, d'abord bien posséder le message qu'il doit livrer, bien connaître ensuite ceux auxquels il doit le transmettre. C'est dire qu'il doit tenir compte de la mentalité des personnes auxquelles il s'adresse, de leurs habitudes, de leurs goûts, des circonstances de temps et de lieu. C'est là la justification de la spécialisation en Action catholique, spécialisation qui n'est qu'une adaptation à la vie.

Des distinctions importantes s'imposent ici. Il faut distinguer entre un travail de conquête individuelle, qui exige une adaptation individuelle, et un apostolat public, qui exige une adaptation collective. Les exigences d'un colloque, d'une conversation privée, ne sont pas les mêmes que celles d'un enseignement public. L'apôtre le plus véhément dans sa prédication, le plus ferme dans l'expression publique de la doctrine est bien souvent le plus humble et le plus délicat dans ses contacts individuels, alors qu'un prédicateur à eau de rose peut fort bien se montrer un « forgeron des âmes » en direction privée. Du Docteur de la science mystique, du maître si robuste de la doctrine du « tout et du rien », saint Jean de la Croix, sainte Thérèse d'Avila ne disait-elle pas : « Il est doux comme un agneau » ?

Il faut également distinguer entre les effets immédiats, visibles,

aussitôt perceptibles d'un apostolat, et les effets plus lointains, difficilement détectables. En ce domaine du qualitatif par excellence, du mystère des âmes, qui prétendra établir des règles de mesures précises et définitives ? Imaginez les techniciens de la propagande contemporaine et de la publicité présente devant la conduite des martyrs du début du christianisme ! A leurs yeux, ces « fanatiques » auraient eu sans doute un bien piètre sens de l'adaptation. Pourtant, quelques siècles plus tard, ces martyrs avaient conquis l'univers. Il y a le temps des semailles et le temps de la moisson ; il y a des activités aux objectifs prochains, aux fruits hâtifs, et d'autres aux objectifs plus éloignés, aux fruits de maturation plus lente.

L'adaptation dans l'apostolat des lectures

Les réflexions incomplètes qui précèdent s'appliquent à tous les champs de l'apostolat, à celui des lectures comme aux autres. Insistons cependant sur quelques aspects du problème de l'adaptation en apostolat des lectures.

Une remarque s'impose dès l'abord. C'est que la littérature est peut-être l'un des domaines où les chrétiens sont les plus exposés à fausser la notion d'adaptation, au grand dam de principes élémentaires. De fait, on assiste là à de stupéfiants aveuglements, à de surprenantes et naïves compromissions, ce qui est bien compréhensible en raison de la nature même de l'art. Quoi qu'il en soit, trop d'intellectuels à la manque, surtout certains potaches prolongés qui se prennent pour le fin du fin de la culture, font ici *adaptation* avec *snobisme*, *mode* ou *complaisance*. Ils oublient que si le chré-

tien n'est pas un provocateur, un trouble-fête systématique, il demeure cependant un signe de contradiction, une source de conflit dans le monde pris au sens évangélique du mot.

Mais laissons de côté ces considérations et tentons de dégager quelques conditions primordiales d'une véritable adaptation dans l'apostolat des lectures.

La première de ces conditions, c'est évidemment d'accorder aux problèmes des lectures l'importance qu'il mérite. Nous sommes à l'âge de l'imprimé, de la diffusion des écrits de toutes sortes, de la multiplication des bibliothèques. Pourtant, combien de bonnes gens, même de gens cultivés, n'ont pas encore pris conscience de l'influence incalculable de la lecture sur nos vies ? Combien ignorent les méfaits de la littérature malsaine ou simplement vulgaire, et les possibilités de la diffusion d'une saine culture populaire au moyen de publications adaptées aux besoins réels et à la mentalité des masses ?

Il importe ensuite de voir l'essentiel d'une action efficace en ce domaine : l'organisation d'une publicité adéquate en faveur des œuvres vraiment belles, généreuses et saines. L'exploitation judicieuse des tendances actuelles, de la mode, ne doit pas nous faire oublier le principal : la formation des lecteurs, l'éducation de leur liberté dans le respect de la personne et de ses richesses virtuelles, dans le respect du beau intégral et de la vérité. Sans doute, en raison de la notoriété de certains, il faut que l'apôtre des lectures fécondes connaisse les mauvais auteurs pour éclairer les autres à leur sujet, pour réfuter à l'occasion des sophismes triomphants. Point n'est besoin

pour cela qu'il passe la meilleure partie de ses loisirs à fréquenter des œuvres douteuses ; il peut profiter de bonnes *Histoires de la Littérature* et de *sources bibliographiques* vivantes. Que de présomption et d'illusions à ce sujet ! De toute façon, l'apôtre doit être inflexible sur les principes, tout en évitant la sclérose de toute systématisation académique. Qu'il se rappelle surtout que « la jeunesse est faite pour l'héroïsme », que notre époque se meurt « de fadeur et de complaisance, de vérités diminuées et embourgeoisées, d'une religion qui descend à notre mesure ».

Modernité n'est pas modernisme

Dans de telles perspectives, il n'est pas superflu de souligner de nouveau qu'une saine modernité est aux antipodes du modernisme et que Pie XI nous a servi sur ce point une leçon toujours actuelle en nous parlant, par exemple, de saint Jean Bosco. Aussi, pour être vraiment de son temps et même à l'avant-garde de son époque, il faut bien distinguer entre l'actif et le passif de toute une partie de la littérature contemporaine, entre les notes positives et les notes négatives de cette littérature, qui est bivalente comme toute réalité historique. Un véritable respect de la personne humaine et un culte averti de la liberté authentique ne se fourvoient dans aucune forme d'individualisme, si sublime soit-elle, et ne fait pas de la liberté, la pauvre liberté humaine si menacée du dedans et du dehors, une fin en soi, un dogme qui dévore tôt ou tard ses adorateurs.

Ajoutons encore que chaque époque littéraire a son style propre,

c'est évident, tout comme elle a son style de sainteté et de vie. Mais ces divergences entre les styles de différentes époques ne peuvent aller jusqu'à défigurer la nature humaine, sous peine de trahir la littérature en même temps que l'homme.

Mystique de l'unité

Ces réflexions trop brèves, si cursives, nous remettent à l'esprit notre devoir fondamental en apostolat des lectures : celui de nous entendre au moins, entre croyants cultivés, sur des principes fondamentaux, celui de développer une mystique de l'unité. Il est si facile de discuter sur l'accessoire, sur les questions secondaires, qu'il importe davantage de se convaincre que « l'essentiel n'est jamais capté une fois pour toutes, mais doit toujours être suscité comme une source jaillissante à l'eau toujours neuve et fraîche. Si l'essentiel cesse d'être un acte, en fonction agissante d'assimilation, il cesse d'être, et l'unité magnifique de la vie fait place au pullulement des organismes inférieurs ». Nous avons de ce fait un exemple éloquent en littérature.

En conclusion, l'apôtre des saines lectures, de la bonne littérature, sera efficace non pas en se perdant d'abord dans l'actualité, mais en travaillant avant tout sans relâche à sa formation, en mettant de l'ordre dans son amour des lettres. *Ordina questo amore*. Son apostolat sera vraiment adapté s'il tient compte des renouvellements nécessaires, des nouveautés légitimes, du devenir, mais dans le respect des principes perdurables, de la vérité immuable, de l'être. *Nova et vetera*.

Théophile BERTRAND

Le Théâtre du Nouveau Monde ou le sens d'un accueil

« Relever le niveau du théâtre et la qualité du plaisir qu'on y vient chercher, c'est faire œuvre de culture et de salubrité publique. »

Jacques Copeau

L'ACCUEIL cordial réservé en octobre dernier au Théâtre du Nouveau Monde par le public montréalais est de ceux auxquels la critique aurait grand tort de ne pas se montrer sensible, car il s'avère moins un signe d'éveil qu'un témoignage de profonde reconnaissance. On a accoutumé de dauber à plaisir sur l'indifférence du public canadien-français en matière de culture et cela, avec un acharnement susceptible de décourager toute initiative d'ordre artistique. S'il est indéniable qu'un dilettantisme fâcheux ait parfois dicté chez nous les enthousiasmes les moins cohérents et les plus naïves admirations, il n'existe pas moins dans l'esprit du spectateur moyen une réelle faim de beauté. Pour ma part, je n'hésite pas à croire que la réponse du public à l'effort de la nouvelle compagnie théâtrale dont nous avons dernièrement applaudi les débuts dans *l'Avare* de Molière fut avant tout le merci éloquent de la collectivité au geste désintéressé d'une équipe éprise de perfection et dispensatrice de beauté. L'objet de ce commentaire n'étant pas de présenter un calque de la magistrale critique du spectacle faite par M. Maurice Blain dans *le Devoir*, je ne m'appliquerai pas à relever les mérites d'une interprétation de qualité, mais plutôt à repérer les facteurs d'une éclatante réussite.

La sincérité a un accent qui ne trompe pas. Plus que les mille et un oripeaux de parade dont s'attife habituellement le pseudotalent, nous conquiert cette conscience éclairée des servitudes et grandeurs du métier de comédien, dont fait preuve la compagnie du Théâtre du Nouveau Monde. Avec une humilité du meilleur aloi, celle-ci assume les risques d'une exploration par le théâtre des solitudes mystérieuses de l'Homme. Pour triompher l'artiste doit d'abord dompter en lui les puissances d'orgueil, de suffisance et d'envie qui, parce qu'elles s'inscrivent en contradiction flagrante avec l'abnégation nécessaire, constituent une entrave à la création libre. Il doit avoir le courage de s'avouer ses propres déficiences au seuil d'une œuvre dont la perfection exige de lui

le meilleur. Je ne sais gage plus authentique de fécondité pour l'artiste que le sentiment de son indignité et de son dénuement, que la sincérité de ce regard sans illusion.

Mais cette sincérité, on le pressent, implique une grande pureté et une grande abnégation : elle n'a que faire de l'exhibitionnisme et de la surenchère, de l'industrialisation effrénée, de l'esprit de cabotinage et de spéculation, bref de l'ignorance, de la veulerie et de la sottise. Le véritable artiste, écrivait Henri Ghéon, « choisit, sacrifie, respecte ». Et voilà, je pense, un nouveau facteur du succès de la compagnie théâtrale que dirige M. Jean Gascon.

Depuis longtemps excédé par le mercantilisme éhonté et le violent instinct de mutilation qui, tenant lieu de qualité, rendirent fameuses chez nous les mises en scène à la Gury, à la Deyglun, à la Brindamour et à la Desprez, le public aura éprouvé à l'audition de *l'Avare* une impression libératrice de pureté, de dépouillement et de fraîcheur. Les jeunes comédiens du Théâtre du Nouveau Monde, inspirés par cet amour de l'art qui creuse en ses familiers une ardente soif de contemplation et une âpre exigence d'absolu, auront fait davantage, par un seul spectacle, pour l'épanouissement d'une culture dramatique au Canada français, que ces faux lévites d'un art momifié, avec la multitude de leurs spectacles pour midinettes et palefreniers. Le souci du travail très bien exécuté, fini, avec tout ce que cela comporte de réflexion, d'application et d'héroïsme, caractérise la troupe de M. Gascon. Les hasards de l'improvisation et le jeu gratuit de la fantaisie lui apparaissent à raison comme une voie trop périlleuse pour qu'elle accepte de s'y aventurer car, sous prétexte de rajeunissement, d'aucuns poussent parfois l'originalité jusqu'à verser dans l'arbitraire et le ridicule. Cette vigilance dans le choix des moyens d'expression, jointe à un respect manifeste de l'intention créatrice du poète ou du dramaturge, constitue à mon sens le facteur primordial dans la création de cet univers qui, pour reprendre la pensée de M. Fortunat Strowski, dans son essai critique *le Théâtre et nous*, « dépouillé de toute brutalité, s'associe harmonieusement à notre libre spontanéité pour l'accroître et en rendre plus heureuse la fécondité ».

Puissent cette sincérité, cette pureté et cette jeunesse qui lui suscitèrent un accueil enthousiaste assurer au Théâtre du Nouveau Monde la sève indispensable à un perpétuel renouveau ! De si pures énergies décèleront un jour des sources de poésie et de beauté pour peu que le comédien sache se souvenir que « la contemplation de l'artiste pour être féconde doit être une communion, et » que « dans toute communion, c'est la part de nous que nous livrons qui nous ouvre à ce que nous recevons et, d'avance, le mesure ».

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Choix d'ouvrages

GENERALITES

BESSIERES (Albert), s.j., *La destinée humaine devant la science.*

PHILOSOPHIE

Psychologie

VERDUN (Maurice), s.j., *Le caractère et ses corrélations.*

RELIGION

Vocation

LECLERCQ (Chan. Jacques), *La vocation religieuse.*

Spiritualité

COURTOIS (Abbé G.), *L'action féconde.*

Mariologie

NEUBERT (E.), *De la découverte progressive des grandeurs de Marie.*

Eglise catholique

COULET (Paul), s.j., *L'Eglise et la paix.*

Mariage

GEORG (J.-E.), *Vie conjugale.*

MERLAUD (André), *Splendeur de l'amour conjugal.*

SCIENCES SOCIALES

Questions économiques

GOUDREAU (A.-F.), *Peut-on payer le salaire minimum vital au Canada?*

Education

CAPPE (Jeanne), *Expériences dans l'art de raconter des histoires*

LITTERATURE FRANÇAISE

Ecrits divers

CHAIGNE (Louis), *Vies et œuvres d'écrivains.* Vol. 3.

MESNARD (Jean), *Pascal, l'homme et l'œuvre.*

Romans

BUET (Patrice), *L'homme de la Ternèse.*

DUHAMEL (Georges), *Le voyage de Patrice Périot.*

SCRIVEN (Gérard), p.b., *Wopoy.*

Ouvrages

GÉNÉRALITÉS

BESSIÈRES (Albert), s.j.

La destinée humaine devant la science. Alexis Carrel, Pierre Lecomte du Nouy, Charles Nicolle. Paris, Spes [1951]. 140p. 18.5cm. \$1.35 (par la poste : \$1.40)

Le thème essentiel de ce volume est le retour à l'Eglise de trois grands savants, nos contemporains : Alexis Carrel, Lecomte du Nouy et Charles Nicolle.

Tous trois furent, par leurs travaux scientifiques, des bienfaiteurs de l'humanité. Ceci, c'est l'aspect public de leur vie. Restait à nous éclairer sur leurs existences ultimes. Or, nous voyons que, lentement, laborieusement, après avoir perdu la foi et sacrifié au culte de la science expérimentale (la « Nouvelle Idole »), ils retrouvèrent, vers le même temps, le sens de la destinée et celui de la mort et de l'immortalité.

Cette découverte fut, pour tous les trois, le résultat d'une étude loyale, mais surtout de la prière et de la souffrance. « Si je savais où est le chemin de Damas, j'irais m'y promener », écrivait Maxime du Camp. Ce n'est pas en se promenant que ces trois convertis ont trouvé le chemin de Damas, mais en cherchant passionnément la vérité ; en la cherchant à genoux.

Les ouvrages par lesquels ils sont connus du grand public (*L'Homme, cet inconnu*, d'Alexis Carrel ; *L'Homme et sa destinée*, de Lecomte du Nouy ; *La destinée humaine*, de Charles Nicolle), ouvrages non exempts d'erreurs, ne suffisent pas à expliquer l'ascension spirituelle de leurs auteurs. Le R.P.

Bessières a pu recueillir maints documents inédits qui (le mystère de la grâce demeurant sauf), éclairent le dénouement du drame intérieur.

Les deux derniers chapitres de son œuvre (« Les guides aveugles » — « Les témoins de la science croyante »), ne sont qu'un épilogue des trois études précédentes. « Nos maîtres matérialistes nous ont menti », déclarait Lecomte du Nouy. Une étude rapide sur Taine, Marcelin Berthelot et Renan explique l'aventure de leurs disciples, abandonnant les certitudes de la foi pour les nuées d'un scientisme aujourd'hui dépassé. Pourtant les témoins fidèles de la science croyante ne manquaient pas : Volta, Ampère, Cauchy, Pasteur, etc. Il n'était que de bien choisir ses maîtres...

Ces pages s'adressent à un très large auditoire, car le culte de la Nouvelle Idole, s'il compte aujourd'hui peu de disciples parmi les vrais savants, en compte encore beaucoup parmi les demi-savants et... les ignorants ! Notre jeunesse, en particulier, aura très grand profit à méditer l'aventure de ces trois convertis élevés dans la foi chrétienne et qui la perdirent après avoir négligé de l'éclairer au jour le jour.

Par la vie de son ami Pierre Poyet, l'apôtre de Normale Supérieure, le R.P. Bessières nous avait révélé les sources du grand renouveau religieux des élites. Le présent volume ajoute un chapitre à cette passionnante histoire.

Comme ceux qui l'ont précédé, cet ouvrage est écrit « en ce style clair, nerveux, direct », auquel un

maître rendait hommage en ajoutant : « Le R.P. Bessières est un moraliste qui connaît notre temps, ses tares, ses besoins, ses susceptibilités et aussi le moyen de le guérir. »

* * *

PHILOSOPHIE

VERDUN (Maurice).

Le caractère et ses corrélations.
Tome I. Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1950. 495p. ill. 18cm.

Ce premier tome constitue principalement un aperçu des travaux publiés sur les fonctions mentales et la morphologie humaine. Peut-être quelques-uns regretteront-ils que le R.P. Verdun déploie sa vaste érudition aux dépens de ses opinions personnelles. Chaque fois que nous rencontrons le révérend Père dans son livre c'est avec tant de plaisir et profit qu'il nous reste le goût de le croiser à nouveau.

Les études des méthodes caractérologiques exposées restent à la fois brèves et compliquées. Les croquis et figures accompagnant le texte sont toutefois d'excellente qualité. Est-il nécessaire d'introduire dans la langue française des mots tels que : hyper-exo-synthymique ou hypo-endo-schizo-thymique. Les langues tudesques ont de ces gâteaux fourrés à plusieurs étages mais ils font presque outrage à la limpidité latine. Disons-nous aussi qu'un volume catholique sur les corrélations du caractère passe sous silence l'influence de l'Eglise comme facteur du milieu et celle de la grâce comme modificatrice du caractère. Le plaisir de lire des études personnelles sur ces passionnants sujets nous attend peut-être au tome second mais celui-ci se borne à quelques mots sur l'influence du milieu monastique qui

constitue pourtant une expérimentation d'un type rare et d'une acuité bouleversante.

Tel quel ce livre ne semble pas précisément destiné aux débutants en psychologie qui n'auraient point, par ailleurs, une solide culture générale. La forme sous laquelle il offre un excellent panorama de questions intéressant un vaste public, est assez ardue. Ce n'est pas là un ouvrage de vulgarisation dans toute l'acception du terme. On ne peut le lire superficiellement ni profiter intégralement de cette lecture sans travail complémentaire. Il suppose acquises une foule de notions psychologiques. Des passages comme celui-là ne seraient-ils pas de nature à décourager les modestes représentants des types digestifs, respiratoires ou musculaires : « Il faudra des années à l'adolescent pour acquérir la maîtrise et l'aisance dans la pratique des arts techniques et libéraux qui sollicitent l'activité humaine la plus élevée.

Seuls y parviendront les cérébraux qui disposeront de puissances d'exécution à la hauteur de leur puissance de conception, c'est-à-dire d'une charpente ostéo-musculaire vigoureuse et de viscères abdomino-thoraciques parfaitement sains et qui, surtout, auront continué d'exercer leur cérébralité sans s'endormir sur leurs premiers lauriers. » (p. 243)

On pourrait discuter et soutenir que le type respiratoire, par exemple, favorise plus les avocats, professionnels libéraux de niveau fort élevé que le type cérébral...

Un style énergique, à l'occasion plaisant trahit le contact du professeur avec de jeunes attentions qu'il s'agit parfois de réveiller. Somme toute, livre plein d'intérêt

et de mérite, de nature à beaucoup aider les étudiants en psychologie.

Admirons encore avec quelle fidélité l'auteur cite ses sources. Quelques lecteurs pourront en être lassés mais il demeure, en ces délicats domaines de l'honnêteté intellectuelle, un rare exemple.

M.-P. VINAY

RELIGION

Vocation

LECLERCQ (Chan. Jacques).

La vocation religieuse. Tournai, Paris, Casterman, 1951. 244p. 20 cm. (*Cahiers de la Revue Nouvelle*). \$2.25 (par la poste : \$2.40)

Il existe une littérature immense sur la vie religieuse ; les ouvrages sur l'histoire et la spiritualité bénédictine, franciscaine, dominicaine, carme, ignatienne sont légion. On ne manque pas non plus de traités de la vie religieuse et sacerdotale à l'usage des noviciats et des séminaires. Mais il a semblé à l'auteur que la richesse même de ce développement empêchait parfois de distinguer l'essentiel. Dans le présent ouvrage il a voulu ramener la vocation à ce qui est commun à toute vocation, il a essayé aussi de montrer ce que les grandes traditions religieuses ont apporté au patrimoine commun. Ces pages n'ont pas pour but d'éveiller des vocations, ni de défendre la vie religieuse : elles visent à une prise de conscience qui dégage les exigences, mais aussi les dangers et les écueils.

* * *

Spiritualité

COURTOIS (Abbé G.).

L'action féconde. Schémas de conférences spirituelles pour édu-

catrices. 4^e édition revue et augmentée. Paris, Ed. Fleurus [1951]. 162p. 22cm. (Coll. Action féconde, no 1). \$1.00 (par la poste : \$1.05)

Encore que le sous-titre, se référant au point de départ initial de l'ouvrage, rappelle qu'il s'agit de « Conférences spirituelles pour éducatrices », voici un ouvrage qui conviendra également aux Educateurs souvent obligés de faire face à des tâches multiples et variées et aux prêtres qui l'utiliseront largement à l'occasion de recollections qu'ils auront à prêcher. Il leur suffira, dans certains chapitres, d'une facile transposition au masculin pour adapter ces méditations.

Il ne s'agit pas de se laisser entraîner par l'action, mais de tout mettre en œuvre pour que cette action porte des fruits. Tel est le thème de l'ouvrage. C'est en marchant vers la sainteté, par l'union vitale, l'incorporation du Christ, que tous les éducateurs chrétiens rempliront à fond leur mission.

L'action féconde les mettra en présence des qualités à cultiver en eux : charité, patience, douceur, enthousiasme, joie, persévérance, sens de l'équipe. Il n'est pas jusqu'au « péché de surménagement » qui ne se trouve cloué au pilori.

Cette réédition, entièrement revue et largement augmentée, précèdera pour chacun, de la façon la plus directe, les données du problème, et le mettra dans les conditions les plus favorables pour le résoudre.

* * *

LEVAUX (Léopold).

Pensées et maximes du Père Lebbe, apôtre de la Chine moderne (1877-1940). Recueillies et présentées par Léopold Levaux. [Paris-

Bruxelles, Ed. Universitaires] s.d.
118p. h.-t. 18cm.

Mariologie

NEUBERT (E.).

Dans le renouveau contemporain de l'Apostolat, le R.P. Vincent Lebbe, « cette magnifique figure de prêtre, de missionnaire, de fondateur de Congrégations » (S.S. Pie XII), occupe sans contredit une place à part, et même unique : le chanoine Jacques Leclercq, professeur à l'Université de Louvain, ne l'a-t-il pas appelé « la plus grande figure de l'Eglise contemporaine » et « un des plus grands saints de l'Eglise » ? Le Souverain Pontife lui-même a formulé ce souhait : « Puissent les éminentes vertus de ce pionnier, plus connues et mieux appréciées, susciter beaucoup d'imitateurs ».

Léopold Levaux, qui dès 1932, dans *l'Orient et nous* (Editions de l'Aucam, Louvain), puis en 1948, dans le Père Lebbe, apôtre de la Chine moderne (1877-1940), (Editions Universitaires) a, le premier, fait connaître le grand missionnaire, extrait aujourd'hui de ses écrits, de ses lettres, de ses propos ce qu'il intitule ses « pensées et maximes ». L'ensemble ordonné de celles-ci, introduites par une Présentation biographique, forme un inestimable trésor : toute la spiritualité, toute la sagesse, toute l'expérience essentielles du génial et saint apôtre s'y trouvent ramassées en des formules splendides, merveilleusement aptes à enflammer et à guider les ouvriers du Christ, tant dans nos vieux pays de chrétienté qu'aux missions étrangères. « Nul militant chrétien ne peut s'en désintéresser » (Le Père Lowe, prêtre-ouvrier de Marseille).

* * *

De la découverte progressive des grandeurs de Marie. Application au dogme de l'Assomption. Paris, Spes [1951]. 206p. 18.5cm. \$1.85 (par la poste : \$2.00)

Le P. Neubert, bien connu par ses livres sur la Sainte Vierge, étudie, dans la première partie de cette œuvre nouvelle, la méthode à suivre dans l'étude des vérités mariales. Pour établir cette méthode, il se fonde non sur un principe *a priori*, mais sur les données de l'histoire de la mariologie. Il examine la manière dont le peuple fidèle est arrivé peu à peu à dégager des données du Nouveau Testament les différentes grandeurs de Marie : ce n'est pas en raisonnant sur un principe abstrait ou sur un texte particulier, mais en contemplant d'une vue d'ensemble la figure de la Vierge telle qu'elle lui apparaît dans l'Evangile. Dans cette contemplation, il a deviné peu à peu, sous la direction du Saint-Esprit, ce que l'amour filial de Jésus a fait pour sa Mère et comment il a voulu partager avec elle tous ses privilèges dans la mesure où, pure créature et femme, elle pouvait y participer. En suivant une autre voie que celle que le Saint-Esprit avait indiquée au peuple fidèle, un certain nombre de Pères et de théologiens, l'auteur le prouve par l'histoire, ont fait fausse route et la croyance des simples fidèles a toujours eu raison contre eux.

L'auteur indique ensuite les influences diverses qui ont présidé à la prise de conscience des diverses grandeurs de Marie et à l'épanouissement de la croyance dans

ce domaine ; les trois critères de certitude, appliqués aux vérités mariales ; la durée variable du développement de la connaissance humaine des grandeurs de Marie ; le rôle du théologien dans ce développement et les conditions qu'il doit remplir pour réussir dans ce rôle, éminemment glorieux.

Dans une seconde partie, on applique ces vues générales à la croyance de l'Assomption de Marie. L'auteur montre dans le Nouveau Testament un certain nombre d'indications convergentes qui orientent l'esprit vers la croyance que la chair toute pure de Marie, qui a formé la chair de Jésus, n'a pu être abandonnée à la corruption du tombeau, mais a été admise à partager la glorification de la chair du Christ. Il passe en revue les différentes périodes de l'histoire de cette croyance : silence sur la question durant les trois premiers siècles ; affirmation très catégorique de l'incorruption du corps de Marie ; récits légendaires mais qui, tous, affirment sa préservation de toute corruption et parfois même déjà l'Assomption telle que nous l'entendons ; confessions explicites du privilège par les derniers Pères grecs ; hésitations chez certains Occidentaux, mais qui, tous, maintiennent l'incorruption du corps de la Vierge ; triomphe de plus en plus universel de la croyance à l'Assomption corporelle.

Appuyé sur ces solides fondements, l'auteur tire des conclusions : il définit l'objet de la croyance à l'Assomption ; il apporte les preuves véritables du privilège de la Sainte Vierge ; il lui applique les trois critères de certitude classiques en pareille matière : le sentiment commun des fidèles, l'enseignement uniforme de la hiérarchie, la

définition solennelle par le Souverain Pontife.

L'intérêt actuel du livre réside évidemment dans la manière dont il montre comment la croyance à l'Assomption est sortie tout naturellement de la foi du peuple chrétien à l'amour du Christ pour sa mère. Mais la première partie présente pour le théologien un intérêt plus général, car on y expose lumineusement la vraie méthode, la seule féconde, dans l'étude des vérités mariales.

* * *

Pastorale

Directoire pour la pastorale des sacrements à l'usage du Clergé, adopté par l'assemblée plénière de l'épiscopat pour tous les diocèses de France. Paris, Union des Oeuvres catholiques de France [1951]. 53p. 21.5cm. (Coll. *Questions pastorales*, no 5). \$0.30 (par la poste : \$0.35)

Il s'agit là d'un ensemble de principes et de règles pratiques destinées à guider les prêtres dans l'administration des Sacrements.

Sur le plan doctrinal et sur le plan pastoral, ce Directoire est désormais pour le prêtre aussi indispensable que le Rituel ou le Code.

Les circonstances dans lesquelles il a vu le jour — l'Assemblée plénière de l'Episcopat — lui confèrent une « portée historique », selon l'expression de S. Exc. Mgr Guerry dans son rapport de présentation.

La même plaquette propose d'ailleurs ce substantiel rapport à la méditation des prêtres.

* * *

Action catholique

RICHAUD (Mgr Paul).

Notions sommaires sur l'Action catholique. Paris, Spes [1951]. 78p. 18.5cm.

Ce petit livre n'est que la ré-édition d'une plaquette parue il y a maintenant quinze ans. Qu'on ait pu la réimprimer presque sans y toucher, c'est là la preuve de la solidité de cette œuvre par laquelle Mgr Richaud, maintenant archevêque de Bordeaux, s'est forcé de donner aux fidèles et au grand public des notions claires et précises sur ce qu'est l'Action catholique.

Que de gens qui, comme M. Jourdain fait de la prose, font de l'Action catholique sans le savoir. Mais n'en est-il pas aussi d'autres qui croient faire de l'Action catholique et qui sont... à côté ?...

Il est, dans toute action, des fondements et des principes qu'il est bon de reviser de temps à autre. Tous les militants auraient donc intérêt à reprendre périodiquement contact avec les « raisons de leur action » en relisant les pages si denses et si substantielles de Mgr Richaud. Ils doivent aussi se les assimiler une bonne fois, ces quelques pages lumineuses et faciles, tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont entendu parler maintes fois d'Action catholique dans le vague sans bien savoir de quoi il s'agit.

Une définition de l'Action catholique fondée sur l'histoire de l'Eglise et l'enseignement des Papes, une description précise de son organisation, des notions exactes sur son esprit (ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas), tel est le sommaire de cette brochure à la-

quelle le nom et la dignité de son auteur confère une haute autorité.

* * *

Eglise catholique

COULET (Paul), s.j.

L'Eglise et la paix. Paris, Spes, [1951]. 219p. 18.5cm. \$1.50 (par la poste : \$1.60)

Cette nouvelle série de Conférences répond au désir qu'a toujours eu le conférencier de la Primatiale de Bordeaux de rester en contact avec l'actualité la plus immédiate ; et en particulier, de ne pas laisser monopoliser l'idée de la Paix par ceux qui s'en font aujourd'hui les plus bruyants champions.

Non seulement il a voulu montrer que le Christianisme a une doctrine de la paix dont il n'a cessé d'être le messager dans le monde, mais que l'Eglise s'efforce d'appliquer cette doctrine à la réalité sociale d'aujourd'hui.

Il s'appuie sur les documents les plus récents émanant du Saint-Siège et de l'Episcopat pour montrer avec quelle constance dans l'effort, avec quelle largeur de vues aussi l'Eglise travaille à assurer le règne de la paix, pour autant qu'elle dépend d'elle, dans l'ordre international sans doute, mais aussi dans la Cité, dans l'ordre économique et social, et jusque dans l'Entreprise elle-même.

Dans la lettre par laquelle il le félicite du « courage et de la clarté » avec lesquels il a traité ce vaste sujet d'actualité, S. Exc. Mgr Richaud, archevêque de Bordeaux, n'a pas craint d'écrire « que pour les questions les plus brûlantes et jusqu'à présent les plus confuses », le conférencier « apportait des principes de solution assez nouveaux

et fort intéressants qui donneront aux Conférences de 1951 un retentissement considérable ».

* * *

Liturgie

NED (Edouard),

Le parfum des fêtes. Illustré par Pierre Ickx. Paris, Ed. P. Lethiel-leux [1949]. 100p. ill. 19cm. (Coll. *Roitelet*, no 55).

Dans ce livre d'une centaine de pages, l'auteur nous remet en mémoire les souvenirs les plus chers de notre enfance : souvenirs des fêtes religieuses, des fêtes familiales et des fêtes de la nature. Même les jeunes goûteront beaucoup ces pages délicates, écrites dans une langue pure et pittoresque, par un poète qui n'a pas encore oublié les plus belles années de son enfance.

M. DESCHENEUX, c.s.c.

Mariage

GEORG (J.-E.).

Vie conjugale. Fécondité et agénèse. Les découvertes d'Ogino et de Knaus. Leur véritable place au foyer chrétien. Edition française par R. Marinet. Paris, Letouzey et Ané [1946]. 166p. 23cm.

Appelle des réserves

Cet ouvrage appelle des jugements différents suivant son aspect technique ou moral.

Au point de vue technique, il représente une contribution autorisée et compétente à la synthèse actuelle de découvertes physiologiques sur la fécondité de la femme. Au milieu de tant d'autres écrits du même genre, il se signale par la probité et l'autorité de sa recherche, et par la quasi-certitude

de ses conclusions. Cela n'est pas un tort dans un domaine où, comme le signale l'auteur, même des médecins ont des opinions erronées, et enseignent à leurs clientes un mauvais système de dates quant à l'application de la méthode Ogino-Knaus.

Au point de vue moral, le volume ne peut être recommandé. L'auteur, qui ne tient pas assez compte de l'expérience du ministère pastoral, insiste trop volontiers, trop fréquemment sur la « parfaite licéité intrinsèque » de la continence périodique. Tablant sur la certitude à laquelle est parvenue la science actuelle sur ce point (certitude qu'il nous semble d'ailleurs exagérer un peu), il présente trop volontiers la continence périodique comme le remède facile et pratique providentiel à bien des maux dans le domaine économique et social, depuis l'équilibre du budget familial et la santé de l'épouse jusqu'à la limitation de l'accroissement des populations dans les régions déjà surpeuplées.

Publié par une maison catholique, et faisant état des études de biologie catholiques sur la question, le volume ne peut que faire tort aux profanes qui le liraient sans avertissement préalable, ou sans avoir les moyens de faire la part au point de vue théologique. Il favorise la tendance, déjà hélas trop répandue, des médecins à interdire sans raison suffisante les grossesses à des femmes qui pourraient les porter, à conseiller la limitation des naissances pour des problèmes d'économie.

Il est clair qu'aujourd'hui bien des écrivains catholiques des pays d'Europe sont favorables à ces opinions, et c'est par exemple l'un des thèmes suivis par M. le Cha-

noine J. Leclercq dans de récents articles qui, sans traiter *ex professo* la question de la continence périodique, y conduisent logiquement en recommandant comme normale et louable une famille moyenne de 3 à 5 enfants.

Si l'on tient compte à la fois de l'orientation générale de la morale catholique et des expériences du ministère, de même que de l'esprit de l'Evangile, on ne peut admettre qu'une telle formule soit finalement acceptée par l'Eglise. La situation providentielle des couples humains est autrement plus complexe ; et suivant la tradition chrétienne il est avantageux, même en nos temps difficiles, de prétendre réglementer cette situation par des principes naturalistes qui voudraient supprimer la nécessité de la vertu éminente, voire héroïque, lorsqu'elle est nécessaire.

Au contraire, les derniers Papes, et en particulier S. S. Pie XII dans ses fréquentes allocutions aux jeunes mariés, sont constamment revenus sur ce point que même dans le monde, et en particulier dans les foyers chrétiens, la plus haute vertu est parfois nécessaire pour rester fidèle à la loi de Dieu. Le remède à l'immoralisme et à la misère ne se trouve pas surtout dans la continence périodique, qui comporte un grand danger non seulement pour la vie morale mais aussi pour la vie psychologique des époux (surtout au début du mariage), mais dans le courage et la générosité à supporter les charges acceptées de la Providence, et dans la justice sociale qui doit rétablir des conditions de vie plus favorables au développement normal de l'humanité. C'est précisément ce que rappelait S. S. Pie XII dans sa très importante allocution

à la hiérarchie catholique, au lendemain de la définition du dogme de l'Assomption, visant de façon claire des opinions du genre de celle dont il s'agit en ces écrits.

Guy-M. BERTRAND, C.S.C.

MERLAUD (André).

Splendeur de l'amour conjugal.
Paris, Spes, 1949. 188p. 18.5cm.

Nul ne saurait nier l'importance capitale que revêt à notre époque le problème de l'amour conjugal. Aussi la théologie, la philosophie et la science ont-elles uni leurs efforts pour tenter de situer l'amour humain à son vrai niveau.

Le présent volume s'ajoute donc à une liste déjà longue. Il n'en est pas pour autant superflu car il présente ce caractère bien particulier d'être un volume de vulgarisation. L'auteur ne s'engage pas dans de profondes controverses. Sur le plan théologique et médical, l'ouvrage, à vrai dire, ne marque pas un progrès. On n'y relève aucune trace de cette dialectique qui affectionne planer dans les hautes régions de la métaphysique.

D'une plume alerte, André Merlaud présente l'amour conjugal fort simplement. Il en dénonce les contre-façons, puis en indique le sens véritable. Il souligne le lien étroit qu'il y a du Christ aux époux, et montre la valeur de ces « richesses méconnues » que sont les enfants. Il rappelle enfin que le mariage est voie de sainteté, capable de conduire à Dieu les époux au terme d'une vie qui les aura marqués de ses « stigmates ».

Ces pages de lecture facile et d'une densité suffisante pour apporter un réel enrichissement ont le double mérite de nous faire grâce du charabia technique et d'ap-

porter une forte et saine nourriture spirituelle. On abordera sûrement ce livre avec profit.

P.-E. CHARBONNEAU, C.S.C.

Missions

CROIDYS (Pierre).

Le marabout blanc. Paris, Spes [1951]. 193p. 18.5cm. \$1.50 (par la poste : \$1.60)

Le marabout blanc est certainement un des plus beaux, parmi la trentaine d'ouvrages écrits par Pierre Croidys, l'éminent écrivain catholique dont la renommée est devenue universelle, un grand nombre de ses livres ayant été traduits en plusieurs langues.

L'auteur s'est rappelé, dans cette dernière œuvre, qu'il avait été jadis un jeune officier saharien ; ses tableaux des lointaines villes africaines et du Sahara rappellent ceux de Fromentin.

Mais il y a plus que de belles pages littéraires dans *le marabout blanc*, il y a une magnifique leçon de la plus haute charité. C'est en effet une épopée à la gloire du « Père Blanc », ce missionnaire de la charité chrétienne et française et un hommage émouvant à la fraternité qui unit les chrétiens et les musulmans.

Tous les hommes qui croient en Dieu, catholiques, protestants, musulmans, doivent s'unir, dans les heures graves que nous traversons.

Aussi cet ouvrage aura-t-il un grand retentissement, non seulement parmi le public catholique, mais aussi dans le monde musulman. Il réalise le vœu émis par Mgr Mercier, Préfet apostolique du Sahara, à qui le livre est dédié.

Pour répondre à la pieuse curiosité des admirateurs du P. de Foucauld, Pierre Croidys donne les

derniers renseignements qu'il a recueillis sur l'état de la « cause » en cour de Rome, du martyr de Tamanrasset.

Un noble et grand livre qu'il faut lire, car il intéresse autant qu'il fait penser.

* * *

SCIENCES SOCIALES

Questions économiques

GOUDREAU (A.-F.).

Peut-on payer le salaire minimum vital au Canada ? (Etude no 1) [Montréal] Service de documentation économique, Ecole des Hautes Etudes Commerciales, 1949. 60p. 24cm.

Voici la première publication du Service de Documentation Economique de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales. De modeste apparence cette brochure renferme une étude concrète et hautement significative. Elle aborde un sujet d'importance vitale et présente de façon détaillée des statistiques et des déductions susceptibles d'imposer au lecteur la conclusion suivante : un salaire de base trop élevé conduit à une situation économique absurde et sans issue.

L'auteur distingue deux éléments dans le salaire familial relatif : un salaire de base payé en vertu de la formule « à travail égal, salaire égal », et un sursalaire, i.e. un revenu gagné par le travailleur, mais distribué proportionnellement à ses charges de famille, par exemple « selon un taux horaire applicable aux heures de travail réellement accomplies ».

Cette méthode contrairement à ce que d'aucuns penseront n'aurait pas pour effet d'inciter l'employeur à ne pas engager les pères

de famille, car il ne paierait directement que le même salaire à tous ses employés, mariés ou célibataires. Cette distinction s'appuie d'ailleurs sur l'opinion en cette matière de l'épiscopat australien de même que sur une démonstration et une documentation qui font preuve de beaucoup de réalisme social.

Aimé CARMEL, ptre

Education

CAPPE (Jeanne),

Expériences dans l'art de raconter des histoires. Un choix d'histoires et de thèmes. Tournai, Paris, Casterman, 1951. 351p. 20cm. \$2.50 (par la poste : \$2.70)

Raconter des histoires aux enfants et aux adolescents, c'est non seulement former leur imagination, leur inculquer toute une sagesse de vie, fonder leur culture, enrichir leur vocabulaire, amorcer leur goût pour la lecture, les initier à la connaissance essentielle entre toutes : celle du cœur humain, c'est encore ouvrir leur propre cœur à la confiance, climat normal et bénéfique de l'enfance.

Il est, dès lors, assez surprenant que l'on ait si longtemps négligé ce puissant moyen d'éducation.

Dans les pays latins, l'art de raconter des histoires semble être tombé en désuétude, et le dessein de l'auteur, aux pages de ce livre, est précisément de le réinstaurer, de lui restituer sa place dans la vie familiale, dans la vie scolaire et dans le programme des loisirs enfantins.

Aussi bien s'agit-il d'un art véridique et nul art ne va sans technique. Jeanne Cappe a entrepris d'enseigner l'un et l'autre à tous ceux qui veulent devenir des con-

teurs, c'est-à-dire passer de la catégorie des « dieux muets et inanimés » dans celle des « dieux enchanteurs et tout-puissants ». « Pour les enfants, écrit-elle en effet, l'Olympe que constitue le monde des adultes se divise en deux catégories : ceux qui racontent des histoires et ceux qui n'en racontent point ».

Un premier ouvrage du même auteur sur le même sujet constituait déjà une initiation à laquelle les éducateurs firent excellent accueil¹. Ce nouveau livre est le fruit des expériences qu'a pu faire l'auteur, à l'aide des histoires les plus diverses, sur des multitudes d'auditoires de jeunes.

Il n'existait pas, jusqu'ici, en langue française, d'étude approfondie sur l'art de conter. Parents, maîtres et responsables des mouvements de jeunesse n'ont pu qu'en déplorer l'absence. *Expériences dans l'art de raconter des histoires* répond donc aux vœux d'un grand nombre d'éducateurs et à une réelle nécessité.

Nous recommandons chaleureusement cet essai fort complet aux mamans et papas qui se voient mis en demeure de raconter une histoire. Il constitue un réel cours pour ceux et celles que leur mission appelle à se faire conteurs et conteuses. Tous y trouveront, outre les conseils pratiques et détaillés sur le choix des histoires, sur la manière de les dire et de mettre les jeunes auditeurs en état de grâce accueillante, un grand choix de récits pour tous les âges.

* * *

1. *L'art de raconter des histoires aux enfants et des histoires à leur raconter.* Casterman, 5^e édition, 1946 (épuisé).

PHILIPPON (Odette).

La jeunesse coupable vous accuse. Les causes familiales et sociales de la délinquance juvénile. Enquête mondiale. Préface de Louis Huguency. Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1950. 276p. 25.5cm.

Livre d'une grande richesse mais inégal quant à la valeur de ses différentes parties. L'enquête mondiale ne nous apparaît pas absolument probante par les chiffres recueillis car la population délinquante est loin d'être proportionnée à celle des Instituts de réforme consultés ou ayant répondu au questionnaire de l'auteur. Celui-ci nous prévient d'ailleurs que ses pourcentages ne prétendent pas exprimer des valeurs absolues mais des tendances révélatrices d'une réalité incontestable. Nous contestons pourtant volontiers cette affirmation. Les pourcentages nous paraissent signifier moins encore. La délinquance varie formellement suivant les latitudes et 48 délinquants à Halifax ne peuvent se comparer en aucune façon à 33 au Paraguay.

Mais la valeur du livre réside moins dans la technique de la recherche effectuée que dans l'état d'esprit dans lequel son énorme travail, sur une documentation impressionnante, a mis l'auteur. Ce labeur semble avoir transformé le cœur et l'intelligence de mademoiselle Philippon en un délicat instrument à peser avec une exquise mesure chaque influence susceptible de désorienter l'âme féminine jusqu'à la délinquance sociale.

Il est rare de voir un tel bon sens évoluant au milieu d'une telle envergure documentaire avec une sympathie éclairée à la fois par l'expérience concrète, les raisons

théoriques et la foi catholique.

Le chapitre sur les causes sociales de la délinquance répète ce que nous savons avec un léger glissement de la prostitution vers le vol, glissement peut-être significatif d'un après-guerre mondial. La dissolution du lien familial est étudiée par contre d'une façon à peu près neuve par l'examen des degrés comparés de déficience familiale. Les notes ou conclusions qui terminent les chapitres de la Troisième partie sont des sources de méditation. Elles forment, à non avis, le fruit essentiel de cette partie de l'étude. L'esprit en est réaliste, concis et profond.

Signalons comme morceaux de valeur, l'enquête à propos du cinéma, celle sur le bal, les derniers chapitres sur l'éducation familiale.

Cette enquête concerne quinze maisons canadiennes et ce détail ne manquera pas de procurer, chez nous, de nombreux lecteurs à ce très intéressant ouvrage.

M.-P. VINAY

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Ecrits divers

CHAIGNE (Louis).

Vies et œuvres d'écrivains. Vol. 3. Montherlant, Saint-Exupéry, Bernanos, C.F. Ramuz, Pearl Buck, Graham Greene, Marie Noël. [Paris] Fernand Lanore [c1950]. 278 p. h.-t. 20cm. \$2.50 (par la poste : \$2.70)

Paraît le troisième tome de cette série : *Vies et œuvres d'écrivains* que publie Louis Chaigne. En couronnant le premier tome, l'Académie française attire l'attention des admirateurs de belles-lettres sur une entreprise qui ne manque ni d'intérêt ni de mérite. Critiquer

ses contemporains avec impartialité, même si cette impartialité se fait pleine d'amour comme le voulait Goethe, c'est une tâche qui exige autant de sûreté dans le jugement que d'audace dans l'affrontement. Qu'il s'agisse d'un Montherlant, d'un Saint-Exupéry, d'un Bernanos ou d'un Graham Greene, M. Chaigne décrit la situation de chacun d'eux, la portée de leur message sans pallier leurs limites. On peut garder une secrète admiration pour les *Etudes Littéraires* de Maurois, écrites dans un style exceptionnellement lumineux, exempt de recherche, d'une rare finesse de pénétration ; néanmoins, ici, l'appréciation se montre, dans un style cependant très honnête, moins complaisante, la pensée plus ferme et d'une couleur morale authentiquement chrétienne. N'est-ce pas que le lecteur sérieux requiert avant tout de celui qui veut l'informer en matière de littérature critique ?

R.-M. CHARLAND, c.s.c.

LEBÈGUE (Raymond).

Ronsard, l'homme et l'œuvre. Paris, Boivin et Cie, [c1950]. 173 p. 16.5cm. (Coll. *Connaissance des lettres*, no 29.)

Ce poète des princes que fut Ronsard demeure en tout temps, bien qu'il ne semble plus guère influencer les jeunes poètes de nos jours, le prince des poètes. Affligé de surdité comme Beethoven, l'auteur des *Amours* de Marie et d'Hélène conserva le sens très fin de l'harmonie, et c'est pourquoi les amis de la poésie lui vouent un culte spécial. De fait, on n'a cessé de publier de ses œuvres tant en France qu'à l'étranger, voire même à Moscou où paraissait, en 1946, une anthologie de ses plus beaux

poèmes. Raymond Lebègue, ici, tente beaucoup plus d'étudier l'œuvre que la vie de Ronsard. Que nous importe en effet tout cet ergotage savant autour des dates et des lieux de naissance du poète, ou des hypothèses plus ou moins fantaisistes pour identifier telle Marie ou telle Hélène qui l'auraient inspiré ! Trêve de toutes ces agaceries : l'étude porte avant tout sur l'œuvre entière de Ronsard, et c'est bien ce qui doit nous intéresser davantage. Il y a tant de poèmes ronsardiens qu'on ignore et qui méritent pourtant de survivre ; ils sont, comme M. Lebègue le laisse voir, plus nombreux et plus variés que ceux que citent ordinairement nos manuels : tout le cosmos a servi d'objet à ce génie poétique. Sans plus de prétention, ce petit bouquin condense toutefois l'essentiel des thèses de deux plus célèbres historiens et exégètes de la Pléiade, Henri Chamard et Alfred Laumonier. Cette lecture renouvelera donc facilement notre enthousiasme pour la poésie tout court, et particulièrement pour celle de ce Ronsard que Faguet signala jadis comme « le premier représentant le plus complet de l'esprit classique ».

R.-M. CHARLAND, c.s.c.

MESNARD (Jean).

Pascal, l'homme et l'œuvre. Paris, Boivin et Cie [c1951]. 192p. 16.5cm. (Coll. *Connaissance des lettres*, no 30.)

Un condensé réussi des dernières recherches pascaliennes, voilà ce que Jean Mesnard a voulu nous donner. L'on sait les avatars de la critique et de l'érudition des deux derniers siècles au sujet de Pascal, combien de légendes toutes pures

la littérature philosophique et la littérature romantique ont tissé autour de cette noble figure. Un déblaiement magistral s'imposait pour une restitution cette fois plus adéquate de l'écrivain et de son génie. L'étonnant, dans cet ouvrage, c'est de constater de quelle façon méthodique et aisée à suivre M. Jean Mesnard procède à la rectification des biographies pascaliennes, en commençant par celles de Gilberte Pascal, sœur de l'éminent écrivain, et de la fille de cette dernière, Marguerite Périer. Jusqu'en ces derniers temps, les historiens acceptaient, les yeux fermés, ces sources premières sans plus se douter que c'étaient là des biographies léchées qui avaient tous les défauts du vieux genre hagiographique : silence sur les faiblesses et exagération des vertus. Maintenant Pascal ne nous paraîtra plus compassé dans une rigidité plastique et froide, bien dix-septième siècle mais pas du tout la sienne. Il fut un être plus complexe et plus humain qu'on ne nous le laissait entendre : « Pascal, non l'écrivain, mais l'homme », dirait-on en s'inspirant de l'une des célèbres *Pensées*. Sa passion de l'infini née de son âme ardente de vivre et d'agir, sa profonde sensibilité qui s'épanouit dans une brûlante inquiétude mystique, et cette maîtrise de soi si bien transposée dans les œuvres de son contemporain, Pierre Corneille, tout explique l'espèce de séduction qui se dégageait de la personne de Pascal. Homme de sciences, théologien, apologiste, il fut aussi ce philosophe que les existentialistes modernes considèrent comme l'un de leurs précurseurs, en soulignant bien avec Jean Mesnard que l'existentialisme pascalien déborde largement l'existentialisme tout court ne serait-ce que

par son souci de l'universel. Enfin, solidement établi sur les plus récentes recherches (particulièrement celles de Louis Lafuma), ce compendium, que l'on nous présente modestement comme une simple introduction à la lecture de Pascal, fera l'enchantement de tous ceux qui ne se désistent pas des grands maîtres de la Pensée.

R.-M. CHARLAND, C.S.C.

Poésie

FONTAINE (Anne).

Le premier jour. Poèmes. [Paris] Grasset [1950]. 69p. 17cm.

Dans ses précédents livres, Anne Fontaine avait chanté la nature, les *objets perdus* que sa clairvoyante tendresse sut retrouver, les palpitations de nos joies et de nos tristesses, l'angoisse de notre nostalgie et cette soif d'éternité qui soutient notre espérance.

Ici, le Poète se place devant les merveilles du Commencement, possédé par le désir pathétique d'explorer pour les êtres et les choses la souveraine splendeur de la lumière primitive. Le Fiat divin, pense-t-il, veille et veillera sur la terre, comme au *premier jour*. Et la forêt trahie, la sombre forêt meurtrie, verra de nouveau tourner avec elle l'ombre docile et douce.

L'incantation rythmique de ces poèmes est ainsi auréolée et parfumée par les radieuses fleurs sans épines de l'Amour véritable.

* * *

GODOY (Armand).

Sonnets pour l'aube. [Paris] Bernard Grasset, 1949. 73p. 17cm.

Dans ces trente-trois *Sonnets*

pour l'aube, Armand Godoy emploie exclusivement l'alexandrin comme il l'avait déjà fait pour ses *Litanies de la Vierge*, et se soumet presque toujours aux règles du sonnet régulier sinon classique.

Quant aux thèmes, ceux qui dominent l'ensemble, ce sont, ici, la nostalgie de l'Amour exilé sur cette « terre fratricide » et le souvenir irrésistiblement palpitant du Paradis perdu. Regrets amers, tendresse triste mais inlassable, désirs inapaisés, cuisants remords, espoirs déçus et pourtant illuminés par une tenace confiance dans la Miséricorde Divine, tous ces sentiments entremêlés conduisent le Poète vers l'Aube de la Résurrection, dont le dernier sonnet proclame et le mystère ineffable et la radieuse certitude.

* * *

Théâtre

BOURÇOIS-MACÉ (A.).

Un soir sous la Terreur. Comédie dramatique en un acte. Paris, Librairie Gabriel Enault, 1951. 22 p. 185cm. \$0.15 (par la poste : \$0.18)

1793. Environs de Nantes. Une maisonnette dans la lande, où se cachent des proscrits ; et, lancé à leur poursuite, un détachement commandé par le sinistre Carrier. On a soigneusement fait la leçon à la petite fille des « aristocrates », mais la voici toute seule aux prises avec le Conventionnel. Elle n'est pas de force à le tromper... du reste il lui inspire confiance...

Le spectateur, haletant, croit vraiment vivre ces scènes. L'impression de « vécu » est renforcée encore par la note comique que prend de temps en temps la frayeur éperdue de la vieille Bretonne.

Drame ramassé, qui atteint, dans sa simplicité, à une exceptionnelle puissance d'émotion. Le dénouement (heureux) reste imprévisible jusqu'à la dernière minute.

* * *

LALLOUETTE (Jean).

Mireille veut vivre sa vie !...
Drame en 4 actes et 5 tableaux.
Paris, Librairie Gabriel Enault, 1951. 93p. 19cm.

L'itinéraire spirituel d'une jeune fille éprise de flirt et de samba, tel est le sujet redoutable et passionnant que l'auteur a mis en scène dans un cadre où le vrai apparaîtra parfois comme invraisemblable.

Les quatre actes de ce drame sont autant de photos prises à « l'improviste », sur lesquelles la jeunesse féminine moderne se retrouvera au « naturel ».

Un spectacle qui fait penser, pleurer, aimer...

* * *

MARIAULE (Albert),

Le Jeu du Pasteur. Episodes des aventures de saint Christophe. Miracle dramatique en trois parties. Un prologue et huit tableaux avec adaptation musicale. Illustré par A. Gillain. Paris, Ed. P. Lethielleux, 1948. 77p. ill. 18.5cm. (Coll. *Roi-telel*, no 51). \$0.45 (par la poste : \$0.50)

Le travail de M. Albert Mariaule se compose de scènes dramatiques inspirées par certaines aventures de saint Christophe. *Le Jeu du Pasteur*, comme on le mentionne en sous-titre, est un « miracle dramatique » en trois parties comprenant un prologue et huit tableaux avec adaptation musicale. Voici donc la légende de saint Christophe, le por-

teur du Christ, développée sous une forme vivante et abordable pour les directeurs artistiques de nos maisons d'enseignement.

M. DESCHENEUX, c.s.c.

PERROY (Marguerite).

Ce nœud qu'on ne peut rompre.
Pièce en trois actes. Paris, Librairie Gabriel Enault, 1951. 56p. 19cm.

Dans la séparation — remède légitime à certaines situations intolérables — peut rôder la tentation du divorce.

C'est une âme de femme aux prises avec cette tentation que nous présente ici Marguerite Perroy. Mais madame Cléry est mère, et, si elle succombe, le bonheur de son fils et l'avenir heureux de sa fille seront perdus en même temps que sera mise en péril son âme. Elle hésite... Pour la décider au renoncement qui sauve tout, il faudra le sacrifice de sa sœur, car « le bonheur peut tout acheter en le donnant ».

Cette pièce, dont le sujet est différent de *Sa vraie femme*, est promise au même succès.

* * *

Romans

BUET (Patrice).

L'homme de la Ternèse. [Paris] Bonne Presse [1951]. 126p. 18cm. (Coll. *La Frégate*, no 56.) \$1.25 (par la poste : \$1.30)

Deux amis, Marius Trombon et Ambroise Tube, découvrent un soir en rentrant chez eux, le cadavre d'un homme dans le lit d'un torrent. Les gendarmes alertés enquêtent et finissent par arrêter un fermier du voisinage, Rupard, dont l'un de ses fils, François, passe

pour un assez mauvais sujet.

Le paysan, qui a des doutes sur la culpabilité de son fils et cherche à le sauver, s'accuse à son avocat, M^e Boulu, d'avoir tué l'inconnu accidentellement d'un coup de fusil destiné à un renard. Mais cette explication ne satisfait ni l'avocat ni Ambroise Tube qui avait remarqué, près du torrent, une voiture dont il a relevé le numéro. Il s'improvise détective et poursuit son enquête qui, après diverses péripéties, aboutira au véritable meurtrier.

Ce roman policier, sans policiers, est alerte, rapide et agréablement présenté. L'intrigue est ingénieuse. Il règne dans tout le récit fort bien mené un ton de bonne humeur très plaisant.

* * *

CROIDYS (Pierre).

Jean-Loup. [Paris] Bonne Presse [1950]. 205p. 19cm. (Coll. *Etoiles*). \$0.65 (par la poste : \$0.70)

Jean-Loup plaira beaucoup aux jeunes de 1951. C'est l'histoire d'un orphelin qui aime une jeune fille de bonne famille. Un rival survient. Les parents de la jeune fille ne veulent pas que Jean-Loup, qui n'a que son cœur et ses bras et à peine un nom, épouse leur enfant, mais le tout se termine le plus heureusement du monde. Un roman sain.

R. L.

HIQUET (André),

Le violon s'est tu. [Paris] Bonne Presse [1951]. 128p. 18cm. (Coll. *La Frégate*, no 55).

Jeanne Milon, pianiste, vit médiocrement à Paris en jouant dans les orchestres de brasseries. Elle rencontre un ancien camarade, Luc Englade, brillant violoniste, qui

l'engage comme accompagnatrice dans ses tournées triomphales. Elle accepte avec joie, d'autant plus qu'elle aime Luc depuis longtemps sans le lui avoir avoué.

Mais le célèbre artiste a une liaison avec Edwige Nègles, étoile de l'écran, et Jeanne souffre atrocement de cette situation.

Un accident prive Luc Englade de l'usage de son poignet gauche, situation tragique pour un violoniste. Edwige alors abandonne le malheureux. Jeanne, au contraire, se dévoue pour lui et le retient à la vie. Elle consent à l'épouser malgré son infirmité qui le réduit à la misère.

Mais le soir même du mariage, Luc révèle à sa femme un fait qu'elle a ignoré jusqu'alors et qui mettra le comble à son bonheur.

Ce roman sentimental bien écrit, émouvant, parfois tragique, passionnera les lecteurs, surtout les lectrices éprises d'idéal. Les sentiments élevés de l'héroïne donnent à cet ouvrage un sens moral qui renforce encore l'intérêt du récit. C'est une œuvre pour tous, jeunes et adultes, particulièrement pour jeunes filles.

* * *

MARION.

Le trésor de Kergall. [Paris] Bonne Presse [1951]. 203p. 19 cm. (Coll. *Etoiles*).

Franceline Le Gall, orpheline, est à la veille de quitter le couvent où elle a été élevée, lorsqu'elle reçoit une lettre de son cousin, Francisque Le Gall, qu'elle n'a jamais vu. Il lui demande de s'installer au manoir de Kergall, avec un oncle, une tante et de jeunes cousines qu'elle a depuis longtemps perdus de vue, pour les aider à diriger le domaine et les études des jeunes

filles. Après longue réflexion, elle accepte. La vie à Kergall est d'abord assez rude, on fait ou on refait connaissance, mais, peu à peu, Franceline s'impose à l'affection de tous et l'on mène une existence laborieuse, certes, mais agréable.

Un jour, Francisque Le Gall reparaît. Il fait la joie de tous, mais ne séjourne pas longtemps à Kergall. Il semble très épris d'une jeune femme assez excentrique qui habite non loin du domaine. Elle déplaît d'instinct à Franceline qui, sans se l'avouer, s'est mise à aimer son cousin.

Pourquoi sont-ils restés si longtemps inconnus l'un de l'autre ? C'est une ténébreuse histoire de famille qui finira par s'éclaircir. La recherche d'un trésor vient se greffer sur cette intrigue et rend le récit encore plus passionnant.

Ecrit avec beaucoup de talent, d'humour et de goût, ce roman intéressera vivement nos jeunes gens et jeunes filles. Marion a une façon très personnelle, et toujours élégante de nouer et de dénouer une intrigue.

Un beau livre tantôt mélancolique, tantôt gai, comme la vie.

* * *

MAUCLÈRE (Jean).

La roue tourne. [Paris] Bonne Presse [1950]. 199p. 19cm. (Coll. *Etoiles*). \$0.65 (par la poste : \$0.70)

Une Française marie un riche Suédois. La vie se déroule exempte de soucis d'ordre matériel quand brusquement la fortune s'effondre. Heureusement, la sœur de l'héroïne, devenue riche à son tour, vient à la rescousse du couple que les revers financiers ont éprouvé. Et la vie continue dans la joie et la sincérité.

R. L.

MAURICE (Pierre),

L'enfant du divorce. [Paris]
Bonne Presse. 198p. 19cm. (Coll.
Etoiles).

Pour adultes

Dans ce récit centré sur le divorce, quelques pages sont invraisemblables. Evidemment tout s'arrange ici, mais hélas ! dans la réalité, les conséquences du divorce ne sont pas toujours aussi anodines que dans le roman de Pierre Maurice.

R. L.

ROIDOT (Prosper).

Les flammes de l'amlève. Conte. Bruxelles, Ed. de la Renaissance d'Occident, 1928. 110p. 19.5 cm.

Voici un conte où l'auteur manifeste un goût marqué pour la vie rurale et les beautés naturelles de la campagne. Lavrence, l'homme le plus hardi que l'écorce du monde, inondée de mers profondes et couverte de forêts giboyeuses, eut jamais porté, s'engage dans d'étranges aventures.

M. D.

SCRIVEN (Gérard), p.b.

Wopsy. Namur, Ed. des Grands Lacs. 158p. 19cm.

Qui n'a entendu parler de *Wopsy* du P. Gérard Scriven des Pères Blancs traduit en huit langues ? *Wopsy* est un récit charmant écrit par un Père de la brousse. Le fantastique s'y joint au réel et un souffle de pure spiritualité baigne le récit. Cet ouvrage enchante par la naïveté des personnages et édifiera par leur droiture d'âme.

Ce petit bouquin s'écarte du ton sermonneur même si le Père Scriven sait, d'une plume alerte, faire

intervenir les puissances d'En-Haut, notamment les anges gardiens.

R. L.

LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

Ecrits divers

MARION (Séraphin).

Origines littéraires du Canada français. Ottawa, Ed. de l'Université, 1951. 171p. 19cm.

L'auteur de ces pages n'est pas un inconnu dans le monde des lettres canadiennes. Docteur de l'Université de Paris, membre de la Société Royale du Canada, traducteur en chef aux Archives publiques d'Ottawa, professeur et conférencier des plus distingués, M. Séraphin Marion a déjà publié plusieurs ouvrages remarquables. *Les lettres canadiennes d'autrefois* comptent parmi les plus importantes. On y trouve l'exposé de notre littérature canadienne aux premières heures de son histoire.

Le présent ouvrage condense davantage le travail des pionniers de notre histoire littéraire. Le premier chapitre évoque « Notre première tragédie » avec Antoine Gérin-Lajoie, qui, dès 1844, osa « braver les feux de la rampe » avec un drame de plus de douze cents vers, d'inspiration authentiquement nationale. Tous les personnages du « Jeune Latour » sont des hommes, car cette pièce de théâtre mettant en lumière les mérites d'un jeune dramaturge des plus courageux, était surtout destinée aux élèves du Collège de Nicolet.

L'auteur étudie ensuite d'une façon originale et personnelle nos trois premiers romans : *L'influence*

du livre, *Les fiancés de 1812*, Char-les Guérin.

Une analyse de la poésie canadienne à ses débuts termine l'ouvrage. Le chapitre troisième, intitulé : « Notre premier recueil de vers... » compile et étudie les essais de nos versificateurs, pour se clore par une étude magistrale sur « Notre poète national : Octave Crémazie ».

Ce livre qui respire un patriotisme de bon aloi relate les généreuses tentatives des intellectuels canadiens-français du XIX^e siècle naissant et souligne « l'originalité du petit patrimoine littéraire qu'ils ont su constituer ».

Juliette CHABOT

Roman

PROULX (Gustave).

Chambre à louer. Roman. Québec, Institut littéraire de Québec [c1951]. 199p. 19cm.

Pour adultes

Il semble que les lauriers de Roy, Guévremont et Lemelin empêchent certains auteurs falots de dormir. Quel dommage! Leur sommeil servirait tellement mieux la cause des lettres canadiennes-françaises... A tout le moins, il épargnerait au lecteur le contact avilissant de la niaiserie et à l'auteur, le vomissement de la critique. Hélas! force nous est de reconnaître le bien fondé de la boutade de Chrysale : « Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère ».

Chambre à louer compose une suite d'images désespérément ridicules et gauchement « canayennes » où l'intention droite évidente exaspère sans parvenir à dissimuler les lacunes d'une imagination anémique. Le style énervé et lâche ravale — bien futé qui eût cru la chose encore possible! — cette

caricature grotesque d'une famille de petites gens. On nous saura gré de ne pas étaler, par respect de la littérature, tout le déchet de ce roman pour blanchisseuses et portiers. Qu'il nous soit cependant permis de répondre de son succès auprès de la tourbe pouilleuse des amateurs de camelote.

Pierre HESNARD

HISTOIRE

NÉRET (Jean-Alexis).

Le Capitaine Jacques Cartier. Paris, Editions Sulliver [1949]. 252p. 18cm. (Coll. *les Grands Aventuriers*.)

Les ouvrages historiques sur Jacques Cartier, le Christophe Colomb de la France, se comptent maintenant par dizaines depuis 75 ans. Celui que Jean-Alexis Néret publie aujourd'hui peut être classé, certes, parmi les meilleurs. Voici d'ailleurs ce qu'on lit à son sujet dans *Connaissance du Monde* : « Evoquer les faits de l'Histoire avec exactitude, intelligence, autorité, est le moindre de l'historien. Mais le faire en y ajoutant les dons les plus précieux du conteur, s'attacher à ce que le récit, bien qu'authentique, se montre aussi passionnant qu'un roman, veiller à ce qu'il se présente au surplus dans une langue élégante, concise, impeccable, c'est l'ambition et la réussite de Jean-Alexis Néret. »

Les professeurs d'Histoire du Canada et même les élèves consulteront avec profit ce dernier ouvrage sur le Découvreur de notre pays.

M. D.

VOYAGES

LAPIERRE (Dominique).

Un dollar les mille kilomètres. Paris, Bernard Grasset [c1950]. 281p. 19cm.

Les Canadiens suivent toujours avec beaucoup d'intérêt les randonnées aventureuses de leurs jeunes compatriotes dans les pays étrangers. On se souvient encore de cet audacieux voyage autour du monde, entrepris récemment par Jacques Hébert et Jean Phaneuf.

Les lecteurs qui affectionnent particulièrement les récits de voyages où les imprévus demeurent la règle quotidienne, seront servis à souhait avec *Un dollar les mille kilomètres*. En 1949, un jeune lycéen français, Dominique Lapierre, réussit un exploit qui révèle chez lui un courage et une ténacité peu ordinaires. Parcourir quelque chose comme vingt mille milles, en trois mois, avec trente dollars, voilà pour le moins un tour de force à faire rêver bien des globe-trotters.

Quand l'itinéraire d'un voyage, fait uniquement avec «l'auto-stop», ne dépasse pas les limites d'un continent, cela demeure tout de même quelque chose de commun. Mais, partir de Paris, traverser l'Atlantique, visiter le Mexique, les Etats-Unis, l'Est du Canada, puis finalement aboutir dans un port d'Allemagne, et parcourir tout ce trajet avec trente dollars, c'est ce qu'on appelle une odyssée extraordinaire. Les pages où le voyageur décrit son bref séjour à Montréal et dans les environs, comptent parmi les plus amusantes de tout le volume, surtout pour les lecteurs canadiens.

M. D.

SY (Marguerite).

A la poursuite du Sahara. Illustrations de Igor Arnstam. Paris, Ed. Alsatia [c1951]. 220p. ill. carte ; 19cm.

Une équipe de jeunes Français

se lance à l'assaut des immensités mystérieuses du Sahara. Parce que le groupe n'est pas homogène et que, par malheur, les deux Dodges, Antarès et Merzem, n'accomplissent pas fidèlement leur devoir, la randonnée dans la solitude africaine n'obtient pas tout le succès qu'en attendent les audacieux voyageurs. L'auteur de ce récit sait au besoin rappeler les noms des grands Français, qui ont illustré l'histoire de la colonisation et de l'évangélisation en Afrique.

M. D.

BIOGRAPHIES

DELANGLEZ (Jean), s.j.

Louis Jolliet. Vie et voyages (1645-1700). Les Etudes de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française. [Montréal, Granger] 1950. 435p. cartes ; 20.5cm. \$2.50 (par la poste : \$2.70)

Nous avons à regretter la mort de ce magnifique historien qui a laissé aux publications des Etudes de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, une remarquable œuvre scientifique et littéraire. Sa pénétrante analyse de la carrière du découvreur du Mississippi a beaucoup contribué à marquer d'un singulier relief, la figure de Louis Jolliet.

Dans son livre, le P. Jean Delanglez s'applique tout d'abord à réfuter quelques erreurs sur l'enfance et la jeunesse de Louis Jolliet : la plus saillante est celle qui attribue à Louis Jolliet un voyage d'exploration entrepris par son frère Adrien.

Vient ensuite une étude précise de ce qui était connu du Mississippi avant 1673. En partant du fait que «Mississippi» et «Ohio» sont deux termes qui signifient grande rivière, l'auteur affirme avec

preuves à l'appui que, jusqu'à cette date, c'est la « grande rivière » de l'Ohio qui a connu l'exploration des Français. Jusqu'en 1673, plusieurs Français, comme Dollier, entretenaient l'idée que le Mississipi avait son embouchure vers la Nouvelle-Espagne ; d'autres, comme La Salle, prétendaient qu'il se déchargeait dans la « Mar Vermejo » des explorateurs espagnols, c'est-à-dire dans la mer Vermeille. L'un des suprêmes objectifs des explorateurs français au Canada, c'était une voie d'eau qui allât directement à la mer Vermeille, c'est-à-dire au Pacifique. L'expédition de 1673 apporta la conviction que le Mississipi avait son embouchure dans le golfe du Mexique. Au Canada et en France, cette découverte causa un grand désappointement.

Louis Jolliet est donc le véritable découvreur du Mississipi. Il rapporta de cette expédition, outre un journal précieux, une cartographie très détaillée des régions découvertes. Malheureusement, on connaît le peu de sympathie de Frontenac pour Jolliet et partant le peu de succès de l'explorateur auprès de Colbert. Après s'être vu refuser une concession au pays des Illinois, Jolliet entreprit un voyage d'exploration à la Baie d'Hudson et vit ses efforts couronnés, cinq mois après la fin de cette deuxième exploration, par l'octroi de la seigneurie d'Anticosti, grâce à l'intendant Duchesneau.

Au milieu de ses cours sur la navigation, à Québec, de ses expéditions au Labrador, de ses séjours à l'île d'Anticosti, le découvreur connu mille difficultés suscitées par le gouverneur ou ses protégés. Mais à la fin, Frontenac et Champigny durent reconnaître les mérites de Jolliet et lui accorder leur

confiance. En réalité, Jolliet n'obtint jamais les rétributions qui lui étaient dues. Il ne jouit pas longtemps de ces avantages relatifs et mourut un peu avant le 15 septembre 1700. On ne possède aucune indication précise sur la cause et le lieu de sa mort, ni sur l'endroit de son inhumation.

Rien de plus attachant que la lecture de ce livre consacré à Jolliet qui ouvrit la voie vers un empire et mourut dans le dénuement. Grâce à un dépouillement méthodique des archives de France et du Canada, grâce également au meilleur emploi des méthodes de critique historique, le Père Jean Delanglez aura été un de ceux qui contribuèrent à immortaliser ce grand Canadien, Louis Jolliet.

Aimé CARMEL, ptre

FEDERICI (Don Emidio),

Le bienheureux Pie X. Paris, P. Lethielleux [1951]. 30p. 17.5cm. \$0.35 (par la poste : \$0.40)

La récente béatification de Pie X est l'événement le plus marquant de l'année dans le monde catholique. « [...] En présence de Dieu, s'est écrié S.S. Pie XII, vit l'âme immortelle de Pie X [...] »

C'est à un de ses familiers, qu'il appartenait de retracer à grands traits la vie et l'œuvre de l'humble vicaire de Tombolo, appelé à la succession de saint Pierre. Monseigneur Federici était le plus qualifié pour présenter en 30 pages vivantes des anecdotes inédites et tous les aspects inconnus de ce saint pape.

Cette brochure illustrée en 2 couleurs résume tout le message de Pie X ; elle sera bientôt dans toutes les mains.

* * *

L'American Library Association et le Nouveau Dewey

L'American Library Association (A.L.A.) a célébré cette année le 75^e anniversaire de sa fondation. Les bibliothécaires se sont réunis nombreux à Chicago durant la semaine du 9 au 14 juillet. Un des sujets au programme de la Section du Catalogage et de la Classification (D.C.C.) était l'édition « standard » de la classification décimale de Dewey. Deux séances entières furent consacrées à cet important examen. Grâce à l'amabilité de M. Edwin H. Colburn, secrétaire exécutif de la D.C.C. qui a bien voulu me prêter le rapport officiel de ces deux réunions, les lecteurs de « Bibliotheca » pourront connaître l'opinion de l'A.L.A. sur la 15^e édition de Dewey.

I

La première séance eut lieu le 10 juillet à l'hôtel Stevens sous la présidence de Mlle Henrietta Howell. Le principal invité était M. Milton James Ferguson, l'éditeur même du nouveau Dewey.

Le conférencier fait d'abord l'historique des travaux préparatoires. L'édition fut décidée en 1945 et Mme Esther P. Potter, chargée de reconnaître les désirs des bibliothécaires américains. Les réponses vinrent très nombreuses et le comité de revision se mit au travail à Washington. Son principe dirigeant fut de satisfaire aux besoins des bibliothèques *moyennes* qui demeurent les plus nombreuses.

La commission de revision a travaillé, non à priori, mais sur du réel, à savoir : l'immense catalogue de la bibliothèque du Congrès (L.C. Shelf List) ; d'après cet examen on décida quelles entrées biffer ou ajouter ; entre temps, plusieurs membres du Comité suivirent des cours pour connaître mieux certaines spécialités.

Ici le conférencier avoue que le compilateur de l'*Index* qui termine le volume, n'a pas été à la hauteur de la tâche ; Monsieur Ferguson promet donc un instrument mieux fait et plus considérable à paraître dans un avenir rapproché et à un prix minimum.

Il ouvre ici une parenthèse pour annoncer une nouvelle édition de l'Abrégé dans quelques mois et termine en disant que le Dr Osborn a fait une étude élaborée de l'édition standard, dans le Library Journal de juillet.

Madame Francis Brewer, de la bibliothèque publique de Détroit, est ensuite invitée à donner ses réactions devant le nouveau volume. D'après elle, la 14^e édition avait développé outre mesure certaines sections : les présents éditeurs doivent donc être félicités d'avoir éliminé ces excroissances : plus une classification est détaillée, plus vite elle devient démodée. En certains cas, toutefois, la réduction lui semble trop radicale, mais on ne peut atteindre la perfection quand le nombre de pages passe de 1900 à 660 ! Les grandes bibliothèques auront toujours la ressource de consulter la 14^e édition dans les cas où la 15^e reste trop dans les généralités.

Les définitions et remarques de l'édition standard sont claires, concises et fort utiles. On a bien fait de ne pas employer les numéros libérés par le renvoi à une meilleure location, mais rien n'indique qu'un numéro a été raccourci ou rallongé : par conséquent, une bibliothèque qui n'accepte pas ces modifications devra toujours consulter une édition antérieure.

Madame Brewer remarque que chaque nouvelle édition de Dewey a apporté des modifications considérables, mais c'étaient toujours des expansions alors que maintenant certaines cotes sont changées ou raccourcies. En somme, l'édition standard fournit une excellente base, si une reclassification devient nécessaire.

L'index a été fortement raccourci. Les tables qui avaient 1050 pages en ont maintenant 660 ; elles ont donc été réduites de moitié ; l'index lui, avait 800 pages, il n'en a désormais que 190 (1) : il a donc diminué des trois-quarts. Si les noms d'auteurs de la classe 800 se trouvaient à l'index, (tout en étant éliminés des tables), cela sauverait bien du temps au catalogueur. Trop de mots ont été omis de l'index ce qui oblige à des tâtonnements et diminue l'efficacité de l'ouvrage ; ainsi le mot « polls » n'apparaît que sous la rubrique « Elections » et l'on ne songera pas toujours à l'y repérer. Il faudra donc songer à inclure plus de mots dans une nouvelle édition de l'index.

Le retour à l'orthographe usuelle est fort approuvé par Mme Brewer et encore plus, la modernisation de la terminologie. L'introduction est claire et précise, alors qu'on ne saurait faire le même éloge pour la 14^e édition. L'aspect physique de l'édition standard mérite les plus grandes louanges mais il aurait été bon de laisser plus d'espace pour les annotations marginales. En un mot, les éditeurs méritent des félicitations pour leur beau travail.

* * *

Au cours de la discussion qui suit, M. Ferguson annonce la traduction probable en espagnol de l'édition standard. M. Godfrey

Dewey, fils de Melvil Dewey, déclare que les numéros libérés dans la 15e édition (et encore en usage dans maintes bibliothèques) ne seront pas employés à une autre fin dans les éditions ultérieures.¹ Il dit ensuite qu'il faudrait deux ou trois personnes pour constituer un bureau chargé de travailler de façon continue à la classification décimale.

II

La deuxième séance eut lieu le lendemain et cette fois, l'invitée fut Mlle Julia Pressey qui, à la Bibliothèque du Congrès, s'occupe de la classification décimale. Le conférencier dit que depuis 1930 la Bibliothèque du Congrès inscrit sur ses fiches imprimées la classification de Dewey et observe que l'on a suivi tour à tour la 12e, la 13e et la 14e édition. Cette fois les transpositions sont plus importantes et tant de numéros ont été raccourcis ou changés que la Bibliothèque du Congrès hésite sur la politique à adopter.

* * *

Pour s'éclairer, elle a fait une double enquête, la *première* ayant pour objet la comparaison de la 14e et de la 15e édition.

* * *

Durant les trois premières semaines de juin, la Bibliothèque du Congrès procéda à une seconde enquête : elle assigna à plus de 1300 livres la notation de la 14e et de la 15e édition, puis compara soigneusement les résultats. Les voici : identité dans 50% des cas ; notation plus courte : 30% des cas ; notation plus longue, 5% des cas (classes 300, 600, 900) (un seul chiffre de plus dans 80% des cas), notation *différente*, 15% des cas.

Pour certains volumes on n'a pu trouver une notation adéquate dans la 15e édition. Mlle Pressey en donne six exemples empruntés aux classes, 100, 500, (4 exemples) et 900.

La Bibliothèque du Congrès, ajoute-t-elle, a demandé à l'A.L.A. quelle classification adopter à l'avenir ; M. Corey a référé le problème à la Section du Catalogue et une décision sera prise en septembre ; en attendant, la Bibliothèque du Congrès suit la 14e édition.

Dans la classe 000 (Généralités) 32 numéros de trois chiffres ont été libérés et parfois le nombre des « entrées » ne dépasse pas celui de l'édition abrégée (il s'agit de la 6e).

Dans la classe 100 (Philosophie), l'éthique (170) est réduite à trois subdivisions ; 140 est complètement libéré et renvoyé à 180 et 190.

¹ Dans le « Library Journal », M. Andrew D. Osborn prend une attitude toute différente : dans les éditions postérieures, dit-il, il conviendra d'enlever toutes les antiquailles et de ne garder que les numéros vivants (i.e. employés).

² La Psychologie qui avait 58p. en a maintenant 6.

Dans la classe 200 (Religion), on note plusieurs expansions, v.g. 296 Judaïsme, mais certaines parties n'ont pas plus que dans l'édition abrégée.

La classe 300 (Sciences sociales) a plusieurs expansions et modifications, v.g. 301 (Sociologie)³, 330 (Science économique) etc.

Dans les 400 (Linguistique) peu de changements, mais plusieurs réductions.

Les Sciences pures (500) ont leurs cotes réduites à 4 ou 5 chiffres. 530 et 540 présentent des rajustements, nécessités par les progrès de la physique et de la chimie⁴.

Dans les Sciences appliquées (600) nombreuses expansions v.g. Electronique, 621.34 et Navigation 620.9, mais la Médecine 670 a moins que dans l'édition abrégée⁵.

La classe 700 (Arts) a de nombreuses réductions surtout de 730 à 770⁶. Les transports de matériel y sont aussi assez fréquents.

Dans la classe 800 (Littérature), 808 a plus de subdivisions, mais la liste des auteurs est supprimée.

Dans la classe 900 (Histoire) il y a désaccord entre la 14e et la 15e édition, v.g. en biographie ; 972, 980 et 999 sont l'objet d'une expansion justifiée⁷.

* * *

Durant la discussion qui suivit ce rapport fort élaboré, Mlle Dorothy Cook déclare que la firme H.W. Wilson suivra la 15e édition, mais imprime provisoirement entre crochets carrés les cotes de la 14e édition.

Mlle Pressey dit que dans une bibliothèque avant une longue existence, elle adopterait les expansions de l'édition standard, mais pour le reste, demeurerait fidèle à l'édition déjà adoptée. (Dans certaines bibliothèques on se sert de la 13e et de la 12e ou même de la 10e !) Evidemment, la Bibliothèque du Congrès peut imprimer une double classification, en mettant un astérisque pour désigner la notation standard.

Monsieur Fremont Rider, qui depuis peu fait partie du comité de revision, déclare ce qui suit : « Après 75 ans le temps est venu de refondre entièrement la classification décimale ; il y a tant de choses nouvelles, tant de modifications dans les choses anciennes que la vieille classification devient inadéquate et crée toutes sortes de difficultés. »

Monsieur Godfrey Dewey résume la situation : l'abréviation d'une cote ne présente pas de difficulté, à condition que la notation fournie par le Congrès indique, par un espace ou une barre, la double notation ; s'il s'agit d'une modification réelle — environ 5% du total d'après lui, les deux chiffres devraient être indiqués et distingués par un artifice typographique. Répondant à M. Rider il dit : « Une revision de la classification décimale me semble inévitable ; un tel changement ne s'opère pas comme celui

³ 5½ au lieu d'une.

⁴ La Botanique a 11½ au lieu de 58.

⁵ 84p. dans la 14e édition, 9½ dans la 15e.

⁶ Ainsi la photographie est réduite de 30p. à 3p.

⁷ En revanche, la guerre 1914-18 se voit réduite à une page, au lieu de 35.

d'une auto avec un nouveau modèle chaque année, mais par une réforme qui se poursuit au cours de plusieurs siècles. Quand on devra reviser intégralement la classification décimale, il faudra y intégrer les meilleurs éléments de la Classification du Congrès ou de tout autre système, pour en faire une classification acceptée de tous.

* * *

Quelles conclusions faut-il tirer de ces deux séances ? Il convient d'attendre les décisions de l'A.I.A., mais il semble que — pour un certain temps — l'on aura sur les fiches du Congrès, comme sur celles de Wilson, une double notation et ainsi tous les catalogueurs seront satisfaits. La notation standard est dans l'ensemble *plus logique* et *plus économique* et c'est elle qu'une *nouvelle* bibliothèque devrait adopter. M. Andrew D. Osborn va plus loin dans son remarquable article du *Library Journal* de juillet. « C'est aller contre le vent, dit-il, que de se cramponner à la 14e édition — ou une autre plus ancienne — alors que l'édition standard est si remarquable... »

F. GUILBAULT, c.s.v.

Note complémentaire

Dans le *Library World* de juillet (vol. 53, no 613, p. 300), M. W.R. Aitken donne des statistiques fort précises :

<i>Classe</i>	<i>14e édition</i>	<i>15e édition</i>
000	39p.	16p.
100	70p.	17p.
200	25p.	28p.
300	122p.	101p.
400	11p.	17p.
500	111p.	63p.
600	270p.	103p.
700	164p.	51p.
800	48p.	22p.
900	184p.	29p.
TOTAL : qui n'est pas dans Aitken	(1044)	(467)
INDEX	738	191

Tout cet article qui, en 6 pages, analyse minutieusement les changements, additions, suppressions et erreurs de l'édition standard, est à lire par toute personne intéressée à la classification.

Dans le *Library Journal* de juillet (vol. 76, no 13, p. 1118-22), M. Andrew D. Osborn fait, lui aussi, un fort bon exposé critique sur ce sujet. D'après sa compilation, les tables occupent 469p. et l'index 190, au lieu de 1047 et 800 dans la 14e édition.

F. G., c.s.v.

Ce que représentent les Néo-Canadiens¹

Je me reprocherais de ne pas féliciter chaleureusement les directeurs de l'Association canadienne des bibliothécaires de langue française d'avoir inscrit le problème des Néo-Canadiens au programme de l'une de leurs séances d'étude. C'est qu'ils ont compris que les Néo-Canadiens forment une entité réelle et bien vivante dont il faut absolument tenir compte dans l'organisation de notre vie culturelle, nationale et religieuse. Jusqu'à ces toutes dernières années, notre population s'est désintéressée à peu près totalement du sort de ces nouveaux venus, et ce, pour des raisons que nous ne pouvons développer en quelques minutes. L'on a malheureusement préféré les laisser s'orienter au gré des sollicitations dont ils étaient l'objet, au lieu de les aider, de les soutenir dans leurs aspirations, en un mot, de gagner leur sympathie.

En passant, mentionnons que le terme néo-canadien, pour les habitués, englobe non seulement les immigrants nouvellement arrivés, mais même ceux qui nous sont venus depuis 30 ou 40 ans. Evidemment ces derniers sont depuis longtemps des sujets canadiens et les autres le deviendront un jour ou l'autre. Mais l'usage semble avoir consacré l'appellation « Néo-Canadiens » à tous les immigrants qui ne sont pas d'origine française ou anglaise. A défaut d'une expression plus juste nous désignons par le terme générique de « Néo-Canadiens » ces milliers de personnes, qu'elles soient d'origine italienne, polonaise, ukrainienne, lithuanienne etc. Les intéressés eux-mêmes ne semblent pas s'en offusquer, et pour nous, le mot néo-canadien éveille dans les cœurs et les esprits, un sentiment d'intérêt, de compréhension et d'amitié à établir.

Au Canada, les Néo-Canadiens sont plus de 2,000,000 soit environ 27% de la population. Les provinces qui en comptent le plus grand nombre sont par ordre : Ontario, Saskatchewan, Manitoba, Alberta et Québec avec 125,000 personnes. Les nationalités, de presque tous les pays d'Europe et même de l'Asie, ont contribué à nous fournir ces immigrants. Au pays, il faut remonter jusqu'au XVIII^e siècle pour connaître l'arrivée des premiers im-

¹ Cette causerie fut prononcée lors du sixième congrès annuel de l'A.C.B.F. tenu en octobre 1950.

migrants en nombre un peu important. L'histoire nous indique que 300 colons allemands débarquèrent à Halifax en septembre 1750. Pour les contemporains, trois vagues d'immigration plus intense sont surtout connues. Celle de 1909, celle de 1920 à 1930 et celle qui dure encore, commencée en septembre 1945.

Les deux premiers contingents comprenaient des personnes, qui, à la demande du Gouvernement Fédéral, devaient travailler sur les fermes ou dans les mines. Ces immigrants venaient chez nous de plein gré, dans l'espoir d'une existence meilleure ou encore pour des raisons personnelles. De ces groupes, plusieurs se sont taillé une situation bien enviable au sein de notre société. Ils constituent, il ne faut pas craindre de le proclamer, une portion distinguée de notre population.

L'immigration en cours déverse chez nous des infortunés, acceptés ici à la demande du Saint-Père et des autorités civiles mondiales qui désirent ardemment que les pays les moins affectés par la guerre, se montrent secourables à l'endroit des populations d'Europe privées de leurs biens, de leurs moyens de subsistance, de leurs familles, de leur patrie. Par leur éducation et leur formation intellectuelle, la plupart appartenaient à l'élite de leur pays d'origine. Un bon nombre d'entre eux ont refusé de rentrer dans leur pays par crainte des communistes.

Les groupements de Néo-Canadiens qui nous intéressent davantage, puisqu'ils vivent au milieu de nous, sont ceux de la province de Québec. Il va sans dire que le plus fort contingent se trouve à Montréal avec un effectif de plus de 100,000 personnes. Une vingtaine de nationalités forment ce noyau. Par ordre d'importance numérique citons : les Italiens au nombre de 35,000, les Polonais 13,500, les Ukranien 13,000, les Lithuaniens 8,000, les Slovaques 6,000, les Hongrois 5,000, les Allemands 5,000. Les groupements moins nombreux comprennent des Syriens, des Serbes-Croates, des Slovènes, des Hollandais, des Estoniens, des Lettons, des Roumains, des Japonais, des Chinois etc... Nous les rencontrons dispersés par toute la ville et même dans la banlieue. Certains groupes semblent avoir des préférences pour tel ou tel district de notre ville, déterminé par la position de l'église catholique. Au nord et à Ville-Émard, les Italiens, à l'est, les Polonais, les Ukranien, les Lithuaniens, au centre et au sud-ouest, les Polonais, les Ukranien, les Lithuaniens. Les Hongrois, les Allemands et les Slovaques sont surtout groupés autour de la rue Sherbrooke.

Comme au moins 65% des immigrants sont catholiques, la plupart des nationalités ont une église paroissiale. Les Italiens en ont trois, les Polonais, les Ukranien en ont deux. Des prêtres de la même origine raciale que leurs paroissiens desservent ces églises. L'immigrant en général est très attaché à sa foi, et les associations pieuses, les groupements de jeunesse, tels les Scouts et les Guides, comptent des membres nombreux et actifs. Les im-

migrants des autres croyances religieuses possèdent aussi leurs temples et leurs organisations.

Au point de vue social, les Néo-Canadiens présentent une liste importante de sociétés diverses qui se dévouent à l'entraide, à l'éducation, au divertissement de leurs compatriotes. Par exemple, les Italiens comptent huit sociétés ou associations (il serait trop long de les énumérer ici), les Ukranien en ont 8, les Polonais 11, les Hongrois 4, les Russes en possèdent 5. Chacune de ces sociétés met un local à la disposition de ses membres, où l'on se réunit pour discuter des intérêts du groupe, pour se récréer, pour s'instruire, pour y fêter les événements heureux ou encore pour commémorer un fait d'histoire propre au pays d'origine. C'est ainsi que tous ont l'occasion de fraterniser et de vivre quelques moments agréables selon les coutumes et dans l'atmosphère de leur patrie éloignée. Il faut voir avec quel enthousiasme, avec quelle satisfaction défilent costumes multicolores et avec quel entrain l'on exécute chants et danses de folklore caractéristiques de chaque nation. A noter que tous les groupes reçoivent un ou plusieurs journaux rédigés dans leur propre langue. Les Italiens impriment quatre journaux à Montréal ; les Ukranien en ont six imprimés à Toronto et dans l'Ouest, les Polonais, cinq, imprimés à Toronto et à Winnipeg. Même les Lettons, groupe peu nombreux, possèdent deux journaux, l'un publié à Montréal, l'autre à Toronto.

Dans le domaine économique, le Néo-Canadien se rencontre dans toutes les sphères de l'activité humaine, depuis le simple manœuvre jusqu'au professeur d'université. Douze médecins sont italiens, soixante ingénieurs sont polonais. Mais passons.

Mesdames, messieurs, profitant de l'opportunité que vous m'offrez, je voudrais vous faire connaître d'un mot le travail accompli par la Commission des Ecoles catholique de Montréal pour l'éducation et l'instruction des Néo-Canadiens.

En 1947, à la demande de Me Eugène Simard, alors président de la C.E.C.M., se formait un comité avec mission d'étudier à fond la situation scolaire des enfants néo-canadiens.

Devant l'importance du problème, en 1948, le Service des Néo-Canadiens, dont nous faisons partie, était constitué. Et aujourd'hui, grâce à la clairvoyance et au grand sens social de M. Eugène Doucet, président actuel de la C.E.C.M., grâce aussi à l'impulsion et aux directives efficaces des membres du Comité des Néo-Canadiens, soit M. le chanoine Raoul Drouin, prêtre profondément apôtre, de Me John Sullivan, grand catholique dont l'expérience nous est si précieuse, de Me Paul Massé, polyglotte bien connu et très versé dans toutes les questions ayant trait aux immigrants, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal ajoute à son crédit des réalisations uniques au Canada.

(A suivre)

René Gauthier

Choisissez dès maintenant vos cadeaux pour les Fêtes...

Pour papa

- Introduction à la doctrine sociale catholique*, par M. Clément, 188 p.: \$1.25
Les rouages de l'exportation, par Ch.-Ed. Thivierge, 216 pages: \$2.00
Terre d'attente, par Carmel Lacasse, ptre, 224 pages: \$1.75
La famille des chanteurs Trapp, par M.-A. Trapp, 312 p., 61 photos: \$2.50
La Sainte Bible, traduction Pirot-Clamer: \$2.40

Pour maman

- La famille des chanteurs Trapp*, par M.-A. Trapp, 312 p., 61 photos: \$2.50
Dans mon jardin, par Jeanne L'Archevêque-Duguay, 254 pages: \$1.50
Racines, par Françoise Gaudet-Smet, 176 pages: \$1.50
Méditations sur l'Évangile, par Bossuet, 2 vol. de 488 et 565 pages
 reliés et titrés or: \$3.50
Les grandes heures du foyer, par le chanoine Cordonnier, 176 pages: \$1.00

Pour un étudiant, une étudiante

- Les origines religieuses du Canada*, par G. Goyau, 302 pages: \$1.25
Introduction à la doctrine sociale catholique, par M. Clément, 188 p.: \$1.25
Théâtre de village, par Félix Leclerc, 192 pages: \$1.50
Pieds nus dans l'aube, par Félix Leclerc, 242 pages: \$1.25
La plus belle chose du monde, par Mme Léo-Paul Desrosiers, 197 p.: \$1.50
Jeune fille la Vierge te dit, par J. L'Archevêque-Duguay, 105 pages: \$0.75
J'ai tant aimé!, par Cécile Asselin, 192 pages: \$1.50
Votre mission d'amour, par le R.P. Elisée, o.f.m.c., 48 pages: \$0.15

Pour un religieux, une religieuse

- Méditations sur l'Évangile*, par Bossuet, 2 vol. de 488 et 565 p.,
 reliés et titrés or: \$3.50
Terre d'attente, par Carmel Lacasse, ptre, 244 pages: \$1.75
La Sainte Bible, traduction Pirot-Clamer: \$2.40
La Sainte Vierge et les possédés du démon, par ch. Th. Geiger, 64 p.: \$0.75
Mère Léonie, par le R.P. E. Nadeau, 295 pages, 12 illustrations: \$1.25

Pour les plus jeunes

Collection La grande aventure:

- Au pays des géants et des fées*, par M.-R. Turcot. *La vie gracieuse de Catherine Tekakwitha*, par J. Laverne, 155 pages, (nombreuses illustrations).
Franceline, par M.-A. Grégoire-Coupal, 120 pages, 12 illustrations. *La sorcière de l'île noir*, par M.-A. Grégoire-Coupal, 112 pages, 20 illustrations.
Prisonniers des cavernes, par Guy Boulizon, 143 pages, 20 illustrations.
Cœurs d'enfants, par Roland Goyette, 133 pages, 35 illustrations.
Le cheval d'or, par Odette Oligny, 135 pages, 13 illustrations. *La fiancée du Charpentier*, par M.-A. Grégoire-Coupal, 129 pages, 16 illustrations.
Au pays du ranch, par Mgr C. Mollier, 128 pages.
 Chaque volume: \$1.00

Collection Trésor de la jeunesse:

- Les trois poussins*, *La Sainte Vierge et les enfants*, *Maître Renard et ses compères*, *le Moine et les poissons*, *Saints de France*, *Marguerite Bourgeoys*, *les Croisades*, *les As du sport*, *Pie XII*, *le pape de la paix*.
 Album de 32 pages chacun: \$0.25

La réponse à mille questions

Collection « LA VÉRITÉ SUR... »

- | | |
|---------------------|----------------------------------|
| 1 — L'Eglise | 6 — La communion |
| 2 — Le mariage | 7 — Le purgatoire |
| 3 — La Bible | 8 — L'enfer |
| 4 — Les indulgences | 9 — La limitation des naissances |
| 5 — La confession | 10 — La Sainte Vierge |

Chacun : 32 pages, format 4½ x 6½, \$0.15 (par la poste : \$0.18)

Volumes récents

La famille des chanteurs Trapp, *par M.-A. Trapp.*

312 pages, 61 photos : \$2.50 (par la poste : \$2.65)

Théâtre de village, *par Félix Leclerc.*

192 pages : \$1.50 (par la poste : \$1.65)

Introduction à la doctrine sociale catholique, *par Marcel Clément.*

188 pages : \$1.25 (par la poste : \$1.35)

Les rouages de l'exportation, *par Ch.-Ed. Thivierge.*

216 pages : \$2.00 (par la poste : \$2.20)

Les origines religieuses du Canada, *par G. Goyau.*

302 pages : \$1.25 (par la poste : \$1.35)

Terre d'attente. Randonnée missionnaire à la Baie d'Hudson. *Carmel Lacasse.*

224 pages : \$1.75 (par la poste : \$1.90)

La fiancée du Charpentier, *par M.-A. Grégoire-Coupal.*

144 pages : \$1.00 (par la poste : \$1.10)

Au pays des géants et des fées, *par M.-R. Turcot.*

112 pages : \$1.00 (par la poste : \$1.10)

La Sainte Vierge et les possédés du démon, *par le ch. Tb. Geiger.*

64 pages : \$0.75 (par la poste : \$0.85)

Matt Talbot, *par le R.P. Levack, c.s.s.r.*

32 pages : \$0.15 (par la poste : \$0.18)

Votre mission d'amour, *par le R.P. Elisée, o.f.m.c.*

48 pages : \$0.15 (par la poste : \$0.18)

Au pays du ranch, *par Mgr C. Mollier.*

128 pages : \$1.00 (pas la poste : \$1.10)

F I D E S
25 est, rue Saint-Jacques
MONTREAL